

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires: **Pagination continue.**

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

ALBUM DE LA MINERVE



Vol. 3.

Montréal, 11 Juin 1874

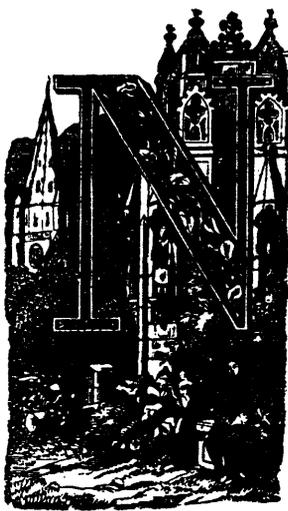
No. 24.

PIERRE HERVART

PAR CARLE FIX.

DEUXIÈME PARTIE.—“ LE CLUB DES ROIS DE PIQUE ET CELUI DES VALETS DE CŒUR. ”

(Pour l'Album.)—Suite et Fin.



NON, répondit-il ; je crois qu'il ne viendra personne. Dès que le dîner sera prêt, fais le mettre sur la table.

— Le dîner est prêt, et la table est mise ; nous n'attendons plus que vous.

— Allons donc dîner, fit Darcy.

On se mit à table. Tant que dura le repas, Darcy parla fort peu. Il regardait souvent Christine. Il lui répugnait de causer le malheur irréparable de cette jeune fille si bonne, si douce, si tendre qui lui avait toujours témoigné l'affection la plus filiale.

De plus, la beauté de Christine parlait en sa faveur.

Darcy avait de la peine à l'idée de l'abandonner à un misérable comme Narceau. Elle qu'il avait vu toute petite, et qu'il avait toujours aimée presque autant que Julie. Aussi retardait-il autant qu'il le pouvait, la demande désagréable qu'il avait à lui faire.

— Mais qu'avez vous donc papa ? fit Christine. Comme vous êtes sombre aujourd'hui.

A cette voix Darcy tressaillit.

— Petite folle, répondit-il, est-ce que je ne suis pas comme d'habitude ?

— Oh non ! reprit Julie, et je suis entièrement de l'avis de Christine.

Peut-être Darcy allait-il se trouver embarrassé de signifier sa volonté à Christine, comme il l'avait promis à Edmond, lorsqu'une visite qu'il était loin de désirer, réveilla sa colère et lui donna du courage.

— Quelqu'un demande à parler à Monsieur, sur le champ, dit une servante.

— Qui est-ce ? demanda Darcy.

— Ce Monsieur m'a dit de taire son nom.

La figure de Darcy revêtit l'étonnement, celles de Julie et de Christine, la curiosité.

Darcy se leva de table et se rendit au salon où il trouva Pierre.

— Bonjour, Monsieur Hervart, dit-il avec une politesse froide en apercevant le jeune homme ; il y a près de huit jours que je ne vous ai vu ici.

Pierre ne répondit rien et s'assit en voyant que Darcy ne lui offrait pas de siège.

Cette apparente tranquillité du jeune homme exaspéra le père de Julie.

— Monsieur, fit-il, je connais le but de votre visite, et je sais ce que vous avez à me dire.

— Tant mieux ! dit Pierre. Je ne perdrai pas mon temps en discussions inutiles, et je vous retiendrai moins longtemps.

— Vous savez, Monsieur, dit Darcy avec une tranquillité mal contenue, les relations qui ont existé entre votre famille et moi !

— Je sais tout cela.

— Qu'êtes-vous donc venu faire ici ?

— Vous ne vous en doutez pas !

— Pas le moins du monde.

— Je vais vous le dire alors.

J'aime votre fille, et votre fille m'aime. Je ne pourrais l'épouser après avoir versé votre sang, ou vous avoir déshonoré en vous traînant devant un tribunal. Je viens donc vous demander la main de Christine que j'espère épouser le plus tôt possible. Je partirai aussitôt avec elle pour ne plus jamais revenir dans ce pays, car mon retour nous serait fatal à tous deux.

Après avoir écouté Pierre attentivement, Darcy s'éclata de rire.

— Que trouvez-vous de si plaisant dans la demande que je vous fais ? M. le comte, dit Pierre sans s'émouvoir.

— M. le comte ? à qui vous adressez-vous donc ?

— A M. le comte de Lagusse, qui, après avoir souillé le nom qu'il portait, lequel l'aurait conduit à l'échafaud, s'est caché sous le pseudonyme de Darcy.

— Monsieur, rugit le comte en montrant la porte à Pierre, sortez !

Pierre ne bougea pas.

— Sortez ! répéta Raoul avec fureur — c'était bien là l'impudent aventurier Raoul qui parlait ainsi.

— J'attends une réponse, répondit Pierre toujours immobile.

— Ah ! vous attendez une réponse ? Eh bien ! En voici une. Jamais tant que je vivrai, vous n'épouserez Christine, dont j'ai déjà promis la main à un autre.

— Et avez-vous consulté Mademoiselle Christine là dessus ?

— Cela ne vous regarde pas. D'ailleurs, ma fille fera selon ma volonté. Et maintenant, que vous connaissez ma réponse, sortez !

— Certes ! voilà une chose que je n'aurais jamais crue ! Mais elle n'aurait pas dû m'étonner puisqu'elle venait de vous. Comment, vous ne rougirez pas de donner votre fille à cet Edmond Narceau, à ce misérable, à ce voleur, à ce bandit ! Vous êtes un malheureux, et les noms de misérable, de voleur, d'assassin, de meurtrier, sont encore trop faibles pour désigner un monstre tel que vous !

Une rage féroce s'empara du comte de Lagusse. Saisissant Pierre au collet, avant que celui-ci eût le temps de se défendre, il l'entraîna vers la porte.

Par respect pour Christine, Pierre se laissa faire par celui qu'il croyait le père de sa fiancée.

Mais pendant que Darcy ouvrit la porte, ce qui prit un peu de temps, Pierre put se dégager de l'étreinte de son ennemi, et lui dire :

— Monsieur le comte nous nous reverrons.

Darcy rentra dans la salle à manger. Il était pâle et suait à grosses gouttes ; ses traits étaient défaits, et l'écume qui était sortie de sa bouche, lorsqu'il avait soulevé Pierre dans ses bras, avait taché son col et sa chemise.

Les deux jeunes filles s'aperçurent de l'état dans lequel se trouvait Darcy.

— Quel est donc cet homme que vous avez été obligé de mettre à la porte ? demanda Julie.

— Un insolent qui ne reviendra pas, je crois.

Puis s'adressant à Christine : Christine, dit-il, quelqu'un qui aspire à ta main, m'a prié de lui servir d'intermédiaire auprès de toi.

Christine sourit de joie.

Elle croyait que cette demande venait de Pierre, et que Darcy l'agréait avec plaisir ; aussi jouit-elle pendant une seconde d'un bonheur inexprimable.

Celui qui aspire à cette faveur, continua Darcy, est un jeune homme que tu connais bien, qui s'en-

tend très-bien dans les affaires et que j'estime beaucoup. De plus, il t'aime éperdument. Je crois que tu accepteras cette offre, car.....

Christine ne lui laissa pas le temps d'achever :

— Sans doute que j'accepterai, mon Père, si cela vous fait plaisir.

— Je n'en attendais pas moins de toi. Le prétendant s'appelle Edmond Narceau.

— Vous vous trompez, mon Père, n'est-ce pas ? Vous avez dit Edmond Narceau.

— Je ne me trompe nullement, Christine ; c'est bien de lui que je veux parler. Ne serais-tu pas prête à obéir aux desirs de ton père ?

— Mais j'aime Pierre, mon Père.

— Et Pierre, interrompit Julie...

— Ta, ta, ta, fit Darcy, peut-être n'es-tu pas aimée autant que tu le crois de M. Hervart, qui lui rappelait, en ce moment, des souvenirs peu agréables.

— Vous vous trompez, papa, fit Julie, personne n'aimera jamais Christine plus que M. Hervart.

Darcy s'attendait bien à rencontrer de la résistance, mais il croyait que Julie, tout en protestant contre ce mariage, verserait des larmes sur son ancien amour et que loin de défendre Christine aussi bravement, son chagrin la ferait taire.

Il redoutait d'abord les pleurs de Julie, à qui il n'aurait pas voulu faire de peine ; mais maintenant, il craignait beaucoup plus ses paroles et les encouragements à la résistance qu'elle ne manquerait pas de donner à Christine. Il connaissait bien son sang, et la tête de Julie.

— Te tairas-tu, toi ? fit-il brutalement. Qu'est-ce que cela te fait ? Mêle-toi donc de tes affaires.

L'impatience commençait à l'aveugler, et il perdait toute prudence.

— Mais mon Père, lorsqu'il s'agit du bonheur de Christine, de ma sœur, il me semble que j'ai bien le droit de la défendre un peu, si toutefois elle n'aime pas votre Monsieur Narceau.

Et Julie prononça avec dédain le nom du courtier.

— Et certes, je suis loin de l'aimer, continua Christine.

— Criez plus haut si vous voulez, fit Darcy, mais Christine épousera M. Narceau.

— Je ne l'épouserai pas.

— Comment ? désobeir à ton père.

— Et elle fera bien, fit Julie.

— Puisque je ne l'aime pas, mon père.

— Tu te révoltes donc contre mon autorité !

— En cela, oui.

— Eh bien, tant pis ! C'est toi qui l'auras voulu, s'écria Darcy hors de lui. Jamais ma fille ne se révoltera contre son père, et toi, si tu agis ainsi, c'est que tu n'es pas de mon sang. Entends-tu ? je ne suis pas ton père ; tu es une pauvre fille, que j'ai recueillie et élevée comme ma propre enfant, et voilà aujourd'hui ma récompense !

— Christine fit entendre un cri de désespoir.

— Et en voici la preuve, s'écria Darcy, en jetant à Christine cette feuille qu'il avait arrachée dans le petit livre de velours la nuit de l'incendie de la rue Craig, et qu'il portait continuellement sur lui. Quoique le papier en fut jauni, Christine put encore lire distinctement :

Née à Montréal, le 5 juin 1841

Marie Louise Christine Delaunay

Baptisée le 7 du même mois.

VI.

LA LETTRE.

Christine] faillit s'évanouir. Mais Julie accourut pour la recevoir dans ses bras.

— Julie. s'écria Christine, pardonne-moi de t'avoir appelée ma sœur, mais si je n'étais pas réellement ta sœur, sois persuadée que j'en étais digne.

Elle s'arrêta pour étouffer un sanglot.

Puis s'adressant à Darcy :

— Pardon Monsieur, dit-elle mais j'ignorais...

— Va folle, tu n'as pas de pardon à me demander. J'ai laissé brûler ta mère dans un incendie que j'ai moi-même allumé ; ma fortune, je l'ai volée, elle appartenait à ton père... te rappelles-tu de ce vieux Monsieur Delaunay qui venait dîner tous les dimanches, et qui est mort de chagrin il y a quelques années, c'était lui.

Un éclair de haine satisfaite dilata les prunelles fauves du misérable.

Ce fut au tour de Christine de consoler Julie.

Au même instant, la servante qui avait annoncé la visite de Pierre, vint dire à M. Darcy, que Puivert voulait lui parler immédiatement.

Mais pendant que l'incendiaire se rendait près de Poivert, une autre servante entra apportant une lettre pour Julie.

Celle-ci ouvrit l'enveloppe d'où tomba un billet à l'adresse de Christine. Voici ce que contenait le billet de Julie :

Mademoiselle,

Je vous ai adressé une lettre que je destine à ma bien-aimée Christine, afin qu'elle ne fût pas interceptée par M. Darcy [excusez-moi], vu une petite difficulté que nous avons eue ensemble.

Votre très-humble serviteur,

P. HERVART.

P. S. M. Lesieur vous présente ses respects, et fait pour vous les meilleurs souhaits

P. H.

Christine ouvrit le billet qui lui était adressé, et lut tout haut ce qui suit :

Ma bien-aimée Christine,

Tu vas me trouver bien téméraire lorsque tu auras lu ce billet. Mais tout ce que je fais, c'est pour ton bonheur et le mien. Je sais que ton père te destine à Narceau. Il ne le connaît pas sans doute, car il ferait pour toi un autre choix.

Mais je suis sûr de ce que je dis, et je te jure que cet homme est un coquin, un voleur, et qu'il va bientôt peut-être devenir assassin.

D'ailleurs tu sais mon amour pour toi ; sans toi, je ne saurais vivre. De plus tu m'aimes.

Tu ne peux me le cacher, et si tu épousais Narceau, ce serait pour ne pas désobéir aux ordres de ton père. Comme je te l'ai déjà dit, il ne connaît pas Edmond.

Si tu m'aimes, tu ne consentiras pas à ce mariage. Tu ne seras pas assez cruelle pour me briser le cœur, car je n'aurais plus qu'à mourir.

Tu sais où je demeure ; rends-toi donc chez moi, attends mon retour, et nous partirons ensemble.

Notre bonheur, à tous deux, en dépend. Je m'en vais à La Chine, où j'ai quelques affaires à régler, et ce soir, nous nous éloignerons d'ici, pour chercher ailleurs le vrai bonheur, que nous trouverons, sois-en sûre.

Une nécessité absolue, que je dois te cacher maintenant, mais que je te dirai peut-être un jour, me force à en venir à cette extrémité.

Embrasse bien Julie pour son beau-frère, montre lui cette lettre. Elle a trop bon cœur, pour ne pas m'approuver.

Sois prête quand je reviendrai, et aie confiance

en l'honneur de celui qui dépose sa vie et son cœur à tes pieds,

PIERRE HERVART.

— Je m'en vais, en effet, dit Christine après avoir lu, non pas chez Pierre mais dans la chapelle de la Providence, où je prierai en attendant son retour.

Tu es bien heureuse, toi, dit Julie. Mais moi, je rougirai, partout où je serai, et je n'ai plus rien.

— Quant à cela, je ne le permettrai jamais. Tu seras toujours ma sœur, et tu partageras ma fortune, et le nom de ton père restera toujours honoré.

— Merci. Que tu es bonne !

— Pouvait-il en être autrement ?

Toutes deux s'embrassèrent et Christine partit pour la chapelle de la Providence.

VII.

ROUTE DE LA CHINE.

Revenons maintenant à Darcy.

En entendant prononcer le nom de son fermier, il s'était levé comme mû par un ressort.

Les deux hommes n'échangèrent aucune civilité.

— Eh bien ! Quelles nouvelles ? demanda Darcy en apercevant Puivert.

— Il n'y en a aucune, répondit celui-ci ; aucune importante, du moins. Mais j'ai découvert une chose qui nous serait peut-être utile en dernier lieu, si notre cause semble entièrement perdue. Je viens de voir sortir M. Hervart, qui paraissait nourrir un grand projet, tant sa figure était bouleversée et annonçait la colère.

— Qu'est-ce que tout ce bavardage ? interrompit brusquement Darcy. Tu as vu sortir M. Hervart. Il avait l'air de mauvaise humeur. Qu'est-ce que tout cela me fait ? Je ne te comprends pas.

— C'est tout simple, fit Puivert un peu déconcerté. Voilà toute l'histoire en deux mots.

Ce matin, j'ai suivi Monsieur Hervart et son inséparable compagnon, dont j'ignore le nom. J'ai appris, en écoutant, que cet après-midi, ils doivent aller à La Chine pour des affaires qui regardent particulièrement M. Hervart. Mais avant d'entreprendre le voyage, M. Pierre devait venir voir pour vous faire quelques propositions de paix que vous avez refusées, je n'en ai pas de doute pas à la figure qu'avait ce damné Hervart, lorsqu'il est sorti d'ici.

Si ces gens commencent à vous effrayer, nous pouvons facilement nous débarrasser d'eux aujourd'hui-même. Nous n'avons qu'à nous cacher dans quelque taverne, et alors nous les ferons souffrir.

— Comment ce damné Lesieur serait-il initié à tous ces secrets ? Crois-tu qu'il soit instruit de tout ?

— Je ne le crois pas, j'en suis certain ; il conseillait même à Hervart d'enlever votre fille.

— Le misérable !

Une idée subite venait de traverser le cerveau de Darcy ; il songeait à l'amour qu'Ernest ressentait pour Julie. S'il conseillait à Pierre d'enlever Christine, se dit-il, c'est qu'il a envie d'enlever ma propre fille.

Il est vrai que l'enlèvement de deux jeunes filles dans la même maison, aurait été une chose très-bizarre pour tout autre que pour Darcy. Mais on sait, que lorsqu'il commettait un crime, il ne restait jamais à la moitié du chemin.

— N'ont-ils rien dit par rapport à Julie ? demanda-t-il ?

— Pendant que je les ai suivis, il n'a été question que de Mademoiselle Christine.

Ceci rassura un peu Darcy.

— Ainsi, dit-il, tu es sûr qu'ils vont à La Chine cette après-midi ?

— S'ils ne changent pas d'avis, ils iront bien certainement, car le plan semblait arrangé d'avance.

— Ce n'est pas ce voyage qui m'occupe, c'est ce Lesieur, qui est hardi, peu scrupuleux, et véritable homme d'action ; voilà l'homme que je rêvais pour mon gendre. Malheureusement, il est contre nous.

— Ne le regrettez donc pas tant. Il aurait fallu pour qu'il devienne votre gendre, qu'il aimât votre fille, et que votre fille l'aimât.

— Mais c'est qu'il aime Julie, j'en suis sûr ; mais c'est que Julie l'aime.

Peut-être le désir de Darcy était-il près de se réaliser, mais non pas comme il le désirait.

— Cependant... hasarda le premier.

— Quoi ?

— Si Monsieur Lesieur aime Mademoiselle Julie autant que vous le dites...

— Hé bien ?

— Et que Mademoiselle Julie aime M. Lesieur...

— Qu'est-ce que cela ferait ?

— Cela ferait qu'en promettant votre fille à M. Lesieur...

Puivert n'osait continuer.

— Voyons, fit Darcy.

— Cela ferait, reprit le fermier avec peine, qu'en promettant votre fille à M. Lesieur, peut-être l'amèneriez-vous dans votre parti.

Darcy éclata de rire.

— S'il aime Julie, et si Julie l'aime, dit-il, ils se marieront, quand même Lesieur défendrait Pierre. Toi, Puivert, tu n'as jamais marié ta femme par amour ; c'est pourquoi tu ne connais pas la force de la passion. Quand même Lesieur se teindrait de mon sang, ce qu'il ne fera pas, Julie ne l'en aimerait pas moins, et elle trouverait quelque excuse pour ne pas rompre avec lui. L'amour trouve toujours des excuses.

— Le fermier soupira.

— Mais enfin, que décidez-vous ? fit-il.

Cette question ramena Darcy à lui-même.

Il réfléchit quelques instants.

Il vaut mieux en finir tout de suite avec ces gneux-là, dit-il enfin. Va prévenir Narceau d'être prêt pour trois heures. Nous allons aussi prendre la route de la Chine, mais nous ne nous rendrons pas aussi loin qu'eux : voilà toute la différence.

Et Darcy sortit du salon pour se préparer à ce petit voyage ; Puivert alla retrouver Edmond.

Dès que Puivert fut parti, un homme qu'il avait déjà remarqué, mais qu'il ne connaissait pas, sortit d'un taillis, le suivit pendant quelque temps, puis prit la direction de la demeure de Pierre.

Cet homme avait été payé par Ernest pour épier toutes les démarches du complice de Darcy, et nous pouvons dire qu'il avait bien rempli sa tâche.

Pendant qu'Ernest se promenait avec Pierre, il s'était aperçu qu'ils étaient suivis par l'homme de confiance de Darcy. Lorsqu'ils arrivèrent chez Pierre :

— Tu ne montes pas ? lui dit celui-ci.

— Tantôt, répondit Ernest.

Puis, voyant passer un homme qui revenait probablement de la basse-messe :

— Voici trois dollars, dit-il, en les plaçant dans les mains du passant et vous en aurez encore trois autres, si vous suivez bien toutes les démarches de

cet homme habillé de gris, que vous voyez devant vous.

— Merci, dit l'homme, je vais l'épier de manière à savoir tout ce qu'il dira.

— Attendez un instant, je vais consulter mon ami.

Ernest adressa à Pierre quelques mots à voix basse, puis à l'homme qui l'attendait :

—“ Revenez vers une heure et demie dit-il.

L'homme s'éloigna, et revint à l'heure indiquée.

Ernest attendait le retour de Pierre qui était allé chez M. Darcy. Peu de temps après, Pierre entra, et écrivit deux lettres l'une à Julie, l'autre à Christine.

Il les avait données à ce même messenger. Ce dernier, grâce à la fenêtre du salon, qui était restée ouverte, avait entendu toute la conversation de Darcy et de son fermier, et il venait la rapporter fidèlement aux deux amis, qui attendaient son retour avec impatience. Il leur raconta tout ce qu'il avait entendu, et à peine avait-il terminé son récit :

—Maintenant, dit-il, les autres trois dollars que vous m'avez promis.

—Vous êtes un homme précieux, dit Ernest en le payant ; je pourrais peut-être avoir encore besoin de vos services.

—Tant que vous paierez aussi bien, fit l'espion, je vous servirai toujours avec plaisir.

—Ce ne sera toujours pas pour aujourd'hui, dit Ernest prenant congé de lui, il alla retrouver Pierre.

Le parti des deux jeunes gens fut bientôt pris ; on envoya quérir Victor, qui ne se fit pas attendre, et tous trois partirent pour la Chine.

Inutile de dire qu'ils étaient bien armés.

Cependant Puivert était allé chez Edmond.

—C'est aujourd'hui que la partie se décide, fit-il, mon maître le veut.

—Tant mieux ! répondit Narceau, je ne me suis jamais senti en aussi bonne humeur, de faire une partie de fleuret, ou de tirer un pistolet.

—Je crois que votre désir va se réaliser alors, car nous allons avoir de la misère, et chacun aura sa bonne part de travail.

—C'est-à-dire qu'il faut s'armer de pied en cap ?

—Vous l'avez dit.

—Alors, je vais visiter mes armes, et dans dix minutes je serai prêt.

A peine avait-il achevé ces paroles, qu'une voiture s'arrêta devant la porte.

Puivert regarda par la fenêtre.

Darcy sauta légèrement à bas du véhicule, et frappa violemment à la porte.

Le fermier courut la lui ouvrir.

Les premières paroles de Darcy furent : “ M. Narceau a-t-il été prévenu ?

—Oui, fit ce dernier, en paraissant à son tour. Bien plus, il est prêt.

—Alors, partons, dit Darcy.

Dans sa précipitation, il avait oublié tout ce que lui avait dit Puivert par rapport à l'enlèvement de Christine ; il s'était préparé à la hâte, et était parti sans même dire adieu à ses enfants.

Il est vrai qu'il comptait bien revenir.

Edmond, Puivert et Darcy, sautèrent dans la voiture de ce dernier qui partit au grand trot d'un vigoureux cheval.

Ils étaient tous armés d'un pistolet et d'une épée, excepté Puivert qui avait préféré prendre un gros bâton. Les épées avaient été cachées sous les oreillers.

—Aimez-vous les rixes sanglantes, Narceau ?

—Comment ? Si je les aime ! Je crois bien, morbleu ! Cela a toujours été mon plaisir favori. Ce que j'aime surtout, c'est le combat à l'épée. J'ai

déjà joué plusieurs fois avec ce joujou, et sans vouloir me vanter, je crois que je m'y connais un peu.

—Et moi donc ! dit Darcy, dont le sang d'aventurier bouillonnait, quand j'étais marin, et que le capitaine de notre vaisseau ordonnait l'abordage pour faire la contrebande ! C'est là qu'on s'en donnait des coups de hache, de couteau, d'épée, etc. Mon Dieu ! il y a si longtemps de cela que c'est à peine si je m'en souviens.

—Ce n'est pas dans un vaisseau qu'on apprend à manier l'épée. A l'abordage on ne se sert pas de cette arme, mais bien d'une bonne hachette.

—Sacrebleu ! Vous avez raison. Mais n'allez pas croire que je ne me suis battu que sur les vaisseaux. J'ai aussi fait la guerre dans un régiment d'infanterie, où j'ai obtenu, si vous voulez le savoir, un grade de lieutenant.

Quand cela, et où donc ?

En 1830, en France.

—J'étais jeune alors, je ne m'appelais pas Darcy, mais Raoul de Lagusse. Ah ! pendant mon séjour en Europe, j'ai appris le maniement des armes. C'est là, qu'avec la pointe de mon épée, j'ai envoyé nombre de pédants dans l'autre monde ! C'était le temps de ma jeunesse, le plus beau de la vie !

Tenez, de toutes les saisons, c'est le printemps que j'aime le mieux, et certes le poète a eu raison quand il a dit :

O Printemps ! jeunesse de l'année !

O jeunesse ! Printemps de la vie !

—Bravo ! vous parlez bien, fit Puivert.

—Bah ! Parler, ce n'est rien, dit Darcy avec orgueil ; attends un peu, ce sera bien plus beau lorsque tu me verras à l'œuvre.

Edmond semblait chercher à se ressouvenir de quelque chose.

—Autrefois, vous vous appeliez Raoul de Lagusse, dites-vous ?

—Oui, mon cher.

—Plus de doute, maintenant. C'est donc vous alors qui avez tué la belle Julie Gagnon, dont on a tant parlé ?

—Mais certainement

—Et c'est de Pierre que vous voulez vous défaire. A la bonne heure, je comprends votre haine contre ce garçon maintenant.

Pierre est le fils de Julie Gagnon. Herart, qui se souvient de ce nom-là ? Si vous m'aviez dit le nom de la mère, je vous aurais dit :

—“ Vous n'êtes pas M. Darcy, mais bien le comte de Lagusse.

—Mais nommez-moi toujours Darcy.

—Vous pouvez être sans crainte, ce n'est pas moi qui vous trahirai.

VIII.

LES ROIS DE PIQUE ET LES VALETS DE CŒUR.

Nos trois voyageurs venaient d'arriver à la barrière de la ville.

—Avez-vous vu passer trois gentilshommes de nos amis ? demanda Darcy.

—Voulez-vous parler de M. Lesieur ? dit le gardien.

—C'est cela, fit Edmond, mais il devait être accompagné d'un autre jeune homme.

—Il était avec deux autres, M. Hervart, et un autre que je ne connais pas.

Darcy, Edmond et Puivert restèrent un moment surpris ; ils ne s'attendaient à rencontrer que Pierre et Ernest. Qui pouvait être ce troisième ? Mais le gardien n'eut pas le temps de s'apercevoir de leur inquiétude.

—C'est bien, fit Darcy en payant, et ils continuèrent.

—Quel est donc ce troisième ? demanda Puivert inquiet.

—Je n'en sais rien, fit Darcy redevenu impassible, mais nous sommes en nombre égal. Il n'y a donc pas de danger.

—S'ils s'étaient doutés du guet-apens que nous leur tendrons, fit tout à coup Edmond.

—Ils se seront armés en conséquence, voilà tout, répondit Darcy. Mais comme nous sommes bien armés, cela ne nous fait aucune différence. Mais pourquoi arrêtez-vous donc ? ajouta-t-il, en se tournant du côté de Narceau qui conduisait le cheval, et qui, effectivement venait d'arrêter.

—Parce que nous n'allons pas plus loin, répondit celui-ci.

—Comment ? Allons-nous passer l'après-midi ici ?

—Pas ici précisément, mais dans l'hôtel.

—Dans cette maudite taverne de bandits ? Moi, j'y renonce.

—Mais c'est justement une place comme celle-ci qu'il nous faut. Nous nous cachons pour les attendre. Ils ne reviennent probablement pas avant qu'il ne fasse noir. Je ne dis pas cela pour Hervart ; s'il était seul, ce serait peut-être autre chose, mais comme Lesieur est de la partie, ils ne manqueront pas de s'amuser.

Mais dépêchons-nous, car on commence à nous remarquer.

Darcy et Puivert débarquèrent de la voiture, et se rendirent dans l'auberge, tandis qu'Edmond conduisait la voiture dans une remise.

Ils étaient à peine entrés dans ce bouge déjà obscurci par la fumée d'une quinzaine de fumeurs, chiqueurs et cracheurs émérites, qu'un homme qui était tranquillement assis dans un coin, s'en alla sans faire de bruit, après avoir vu reluire les crosses des pistolets, que Darcy et son fermier avaient négligemment placés dans leurs poches.

De là, cet homme alla dans la cour.

Il aperçut de loin Edmond qui sortait les épées dedans la voiture, et les plaçait à une portée de main, après les avoir enveloppées dans un morceau de toile.

—Plus de doute, maintenant, fit l'inconnu ; ils ont pris des armes contre nous, et ils nous attendront probablement ici. Il ne me reste donc plus qu'à rejoindre Lesieur et Hervart. A propos, ce sont de bons payeurs que ces deux jeunes gens ! Cinquante piastres en acompte, et je n'ai encore rien fait ; mais cette après-midi, nous allons en avoir une crâne besogne.

Et criant dans la maison par une croisée :

—Voyons, dit-il, le charretier qui s'est offert de me mener ! Venez vite, je pars à l'instant.

Père Pitou, ajouta-t-il, je vous paierai les verres un autre jour.

—C'est correct, répondit l'aubergiste.

Pendant ce temps, un gros garçon du vingt-quatre à vingt-cinq ans s'était détaché de groupe, et avait amené devant la porte une voiture dans laquelle embarqua l'homme qui avait guetté l'arrivée des trois bandits.

A un quart de mille plus loin, ce dernier rejoignit Ernest et Pierre, qui l'attendaient dans une auberge un peu plus respectable.

—Eh bien ! Victor, fit Ernest, as-tu découvert quelque chose ? Les as-tu vus venir ? Tu n'as pas été longtemps.

—Oui, je les ai vus. Ils sont arrivés, et si je ne me trompe, ils guettent notre retour à la taverne du Père Pitou.

—Sont-ils armés ?

—Pas trop mal. Il y a deux épées qui sont sans doute pour Darcy et Narceau, car Puivert a pris un énorme bâton, qui remplacera l'épée, je crois. De plus, ils ont chacun un pistolet dans leurs poches ; je les ai vu reluire.

—Dis donc Pierre, si nous avions suivi ton conseil, nous serions bien trouvés cette nuit pour retourner à Montréal ! Heureusement que j'ai changé le programme, et que j'ai fait mettre trois bonnes épées dans la voiture, et que nous avons chacun un pistolet. C'est afin de ne pas faire de bruit, sans doute, qu'ils ont pris des épées. Eh bien ! Tant pis eux ! Nous allons leur montrer que nous avons appris aussi le fleuret. Puisque nous les tenons, nous allons les faire passer le fil de l'épée, et ils nous diront comment ils aiment leur position, et quelles douleurs ils ressentent afin que nous ayons une idée de la chose, si jamais il nous arrivait pareille aventure.

—Oui, murmura Pierre, mais tout de même, s'il y avait moyen de passer sans que nous nous battions, je l'aimerais bien mieux. Pour Christine, je n'aimerais pas à croiser le fer avec son père.

—Bon, cria Ernest, en voilà une belle théorie. Tu vas te laisser tuer parce que tu aimes la fille de celui qui a tué ton père, ta mère, qui t'a ainsi rendu orphelin à l'âge de dix-huit mois !

Et certes, moi aussi, j'aime Julie, et je lui souhaite tout le bonheur qu'elle mérite, mais ce n'est pas une raison pour que je me laisse tuer par son père, et si tu ne veux pas croiser le fer avec lui, moi, qui ai moins de scrupules que toi, je lui en administrerai un bon coup qui l'empêchera de voir le lever de l'aurore demain !

—Et, ajouta Victor, M. Lesieur a raison.

Je suis content de servir un homme tel que lui. Mon Dieu ! leur accorder du temps ! Si vous les connaissiez comme moi, vous sauriez qu'Edmond Narceau ne manquerait pas une occasion de vous ôter la vie, si vous le laissiez échapper une fois. Et, je vous assure qu'il y parviendrait, car c'est un rude guillard que cet Edmond Narceau ; autrement dit Narcisse Lafond.

—Tu vois, Pierre, tu es seul de ton côté. Aussi j'étais bien décidée à ne pas t'accompagner à La Chine, si tu n'avais pas voulu prendre des armes.

—Et l'homme qui a porté mes lettres ? demanda Pierre tout à coup.

—Ne fais-tu qu'y penser maintenant ? Il est vrai que tu as été bien occupé. Le commissaire l'a remise, pendant que Darcy parlait avec Puivert. C'est ainsi que notre homme a entendu toute leur conversation. Je ne t'en ai rien dit, mais je savais par cet homme que nos ennemis devaient prendre des armes, et de là mon obstination à t'en faire prendre, à toi aussi.

—Que ne m'as-tu dit cela plus tôt ? je n'aurais pas fait de cérémonies.

—Pas tant de cérémonies ? Je parie que si tu l'avais su, tu ne serais pas venu. Est-ce que je me suis trompé ?

—Je n'en sais rien. Mais il ne s'agit pas de cela. Je crois que nous pouvons continuer notre route, si nous voulons revenir cette nuit.

—Fort bien, fit Victor, mais avant que de partir, je vous dirai que dans tout mon voyage, je n'ai bu qu'un verre de mauvaise boisson à la taverne du Père Pitou, et que par conséquent si quelqu'un voulait m'ôter le mauvais goût de cette liqueur. . .

—Très-bien, dit Pierre. C'est à mon tour de payer. Prenons un verre et partons.

Cela fait, ils partirent.

Pendant Edmond ne croyait pas avoir été vu

de Victor, pendant qu'il ôtait les épées de la voiture.

Après avoir tout mis en ordre, il marcha quelques instants, et fit quelques pas pour reconnaître le terrain.

Il était évident à le voir s'orienter, revenir, sur ses pas, puis continuer sa marche dans un nouveau sens, qu'il cherchait un endroit bien connu de lui. Cependant, il revint sur ses pas, cherchant toujours avec la même investigation, lorsqu'il s'arrêta et parut réfléchir. Après une seconde de réflexion, il traversa rapidement la rue, chercha encore quelque temps, et arriva devant un petit précipice.

Ce bas-fond n'existe plus aujourd'hui ; il a été rempli.

C'était cet endroit qu'il cherchait depuis plus de dix minutes ; aussi eut-il un instant de satisfaction.

Puis afin de le reconnaître parfaitement, il y planta un poteau, sur lequel il attachait un mouchoir, et entra dans l'hôtel où se trouvaient Darcy et Puivert.

Pour parler selon le terme canadien, on aurait pu couper la fumée de cette chambre avec un couteau.

—Père Pitou, fit Edmond, au premier signe que je ferai, laissez toutes vos portes ouvertes, en cas d'accidents.

Et le courtier cligna de l'œil.

—Tout sera fait comme vous le désirez, fit Pitou, qui connaissait Edmond depuis longtemps.

—Bien, emportez pour les deux messieurs qui sont entrés ici tantôt et que je vais rejoindre dans un instant, une bouteille de ce cognac connu seulement d'un petit nombre des habitants de votre maison.

Et Edmond alla retrouver Darcy et Puivert, qui tremblait déjà.

Pour lui donner du courage, Edmond et Darcy le firent boire. Peut-être, eux aussi se sentaient-ils défaillir, car ils aidèrent Puivert à vider la bouteille.

Ils passèrent l'après-midi dans l'auberge, y soupèrent et retournèrent dans leur salle après avoir pris leur repas. Edmond qui ne manquait de courage, avait l'air très-insouciant, et ne doutait pas du succès de leur guet-apens. Vers huit heures la fatigue le vainquit, et le sommeil finit par s'emparer de lui.

Puivert était immobile sur son siège, et ne parlait pas. Il pensait probablement à la vie tranquille qu'il menait à Ste. Anne, et en la comparant à celle qu'il menait depuis une huitaine de jours, il devait la trouver délicieuse.

Darcy étaient impatient.

Il s'asseyait, se levait et marchait à pas précipités dans cette chambre, où l'obscurité commençait à régner ; il jasait de sa force accoutumée.

Il regardait avec admiration Edmond, qui dormait dans une situation aussi critique, et avec dépit Puivert que le froid gagnait et que la peur faisait trembler. Il le secouait parfois rudement :

— Marche donc, frileux, disait-il, tu dormiras demain ; aujourd'hui, il s'agit d'être brave.

— Je n'ai pas froid, fit le fermier.

— Ah ! je me trompe, c'est la peur qui te fait trembler. Sois brave alors, car il faut du courage.

Et ce damné Narceau qui dort toujours ! Holà ! M. le Dormeur, éveillez-vous, il est temps de veiller maintenant.

— Quelle heure est-il ? demanda Edmond.

— Neuf heures.

— Eveillez-moi dans une heure alors.
— Qui vous dit qu'ils ne passeront qu'à dix heures ?

— Je me suis informé de ce qu'ils avaient à faire.

— Eh bien ?

— C'est Hervart qui a quelques affaires à régler, mais qui nécessitent du temps. Mais laissez-moi dormir, et dans une heure, si je dors encore, alors éveillez-moi. Je n'ai pas fermé l'œil les deux dernières nuits, et j'ai besoin de sommeil.

Quelques instants après, Edmond s'était de nouveau endormi.

Darcy commençait à être fatigué de cette inaction.

Il sortit, et marcha près d'une heure. Quand il revint, il était dix heures cinq.

— Allons, dit-il, je crois qu'il est temps d'éveiller Narceau.

Mais au lieu de trouver un dormeur, il en trouva deux. Puivert avait fini par succomber au sommeil.

Darcy les secoua rudement. Le fermier commença par ouvrir difficilement les yeux, puis à les frotter de ses larges mains.

Enfin il se leva en disant :

— " Me voilà " ! sans trop se rappeler ce qu'il avait à faire.

— Je sais bien que tu es là, lui dit brutalement Darcy.

Cette voix bien connue du fermier, le rappela à la mémoire.

Quant à Edmond, il se leva sur le champ, courut à l'étable, en rapporta les deux épées, et guidant ses deux compagnons qui le suivaient, il alla s'embusquer dans le fossé qui était de l'autre côté du chemin.

— Maintenant attention, dit-il, car ils vont arriver bientôt. Que chacun soit prêt, et au mot : En avant ! jetons nous sur la voiture, et faisons bon marché de cette clique.

— N'oublie pas, Puivert, que tu dois payer de ta personne comme nous, lorsque Narceau prononcera le cri convenu.

— Je ferai bien mon devoir, dit Puivert.

— Dix heures et quart, fit Narceau, en regardant à sa montre.

Ils tardent encore plus que je ne pensais. Vous auriez dû dormir comme moi, M. Darcy. Vous voyez que vous en aviez amplement le temps.

— Dans des occasions comme celle-ci je ne dors jamais ; et d'ailleurs, il fallait quelqu'un pour faire la sentinelle.

Mais tu es bien taciturne ce soir, Puivert, tu ne dis pas un mot.

— Je parlerai quand nous serons de retour à Montréal sains et saufs.

— Et pas auparavant ?

— Peut-être, mais je ne le crois pas.

— Chut ! fit Edmond.

— Qu'est-ce ? demanda Darcy.

— Voici une voiture.

— Bah ! qu'est-ce que cela fait ? Toutes les voitures ne contiennent pas nos gueux, je suppose.

— Non, pas toutes, mais celle-ci, cria une voix qui venait de la voiture, et qu'ils reconnurent pour celle d'Ernest Lesieur.

— En avant ! cria Edmond.

— En avant ! répétèrent Darcy et Puivert.

Et ils se précipitèrent sur le cheval qu'ils arrêtaient.

Mais au cri " En avant ", Pierre, Ernest et Victor, avaient sauté à bas de la voiture, et avaient mis l'épée à la main,

Edmond ne désirait plus qu'une chose ; c'était que ses ennemis fissent le tour du fossé, pour qu'ils fussent derrière une petite maison de bois, au lieu d'être sur le chemin.

Il dit en conséquence un mot à l'oreille de Darcy, que ce dernier répéta à son fermier.

Il feignit ensuite de se ruer sur Victor, qu'il reconnut alors seulement.

— Comment ? toi ici ? s'écria Edmond. Comment se fait-il ?

— Vous êtes les Rois de Pique, et nous sommes les Valets de Cœur, répondit celui-ci.

— Traître ! Tu nous a épiés !

— Rappelle-toi cette soirée où tu oublias de refermer ta trappe sur Darcy et Puivert, et tu comprendras.

En effet, Edmond comprit.

— Nous sommes trahis ! s'écria-t-il, et il s'enfuit derrière la maison dont nous venons de parler ; Darcy et Puivert le suivirent.

— Sus à Narceau ! vociféra Victor, et avec lui, Pierre et Ernest s'engagèrent dans le défilé qu'avaient pris leurs trois ennemis.

Cependant Edmond connaissait Victor pour une bonne lame ; il le laissa donc au fermier et s'attaqua à Pierre.

Ainsi, dans ce terrible duel, chacun avait son ennemi à combattre. Darcy chargeait Ernest, Edmond Pierre et Puivert essayait à frapper Victor de son bâton. Les adversaires étaient ainsi placés : Pierre et Edmond, à gauche ; Ernest et Darcy, dans le milieu ; Victor et Puivert, à droite.

Après quelques minutes d'une lutte indécise, Victor fit une feinte ; mais son épée fut habilement parée par le bâton de Puivert, qui la brisa en deux. Victor était dans une position désespérée. Il n'avait pas le temps de sortir son pistolet de sa poche, et il n'avait rien pour parer le coup de bâton que lui destinait le fermier.

Il allait avoir la tête fracassée, lorsqu'Ernest qui était à ses côtés, s'élança, et avant qu'il ne pût se mettre en défense, traversa de son épée le fermier d'outre en outre.

Alors Darcy qui n'avait plus d'ennemi fit feu de son pistolet sur le groupe qui venait de se former.

Victor tomba raide mort.

Ernest qui ne le croyait pas rendu à cette extrémité, se pencha pour lui donner la main.

Darcy s'élança sur lui l'épée nue.

Ernest ne la voyait pas venir.

Mais Pierre vit le danger que courait son ami. Il poussa un cri, et rejoignit Darcy, avec qui il croisa le fer.

Ce cri avait rappelé Ernest à lui.

Il se retourna, et vit Edmond qui s'avançait sur Pierre, l'épée haute.

Ernest se rua sur ce nouvel arrivant.

Les deux épées se croisèrent.

Ainsi Pierre et Ernest avaient changé d'adversaires.

La Providence avait réuni Pierre et Darcy.

C'était juste.

Ce combat fut terrible.

Comme s'il n'eût attendu que le moment où la terre fût rougie du sang humain, le tonnerre qui grondait sourdement depuis quelques instants, éclata avec un fracas épouvantable, et une pluie torrentielle commença à tomber.

Les quatre ennemis se battaient avec acharnement, qui ne permettait ni repos ni trêve.

Ils se faisaient bien quelques égratignures, mais ne se portaient aucune blessure sérieuse.

On n'entendait que le choc des armes. Parfois les éclairs illuminaient ce sinistre et sanglant champ de bataille.

On pouvait dire avec raison que ce duel était le jugement de Dieu.

Enfin, Edmond, qui commençait à être fatigué, amena une feinte connue de lui seul.

Ernest n'eut pas le temps de parer l'épée de son adversaire.

L'épée d'Edmond était déjà entrée dans l'habit de son ennemi, et allait pénétrer d'un bord à l'autre le malheureux jeune homme, lorsque le premier tomba sur ses genoux, et rencontra l'épée d'Ernest, qui venait trop tard pour parer le coup de son adversaire, mais assez tôt pour arracher la vie à ce dernier.

Cependant Edmond ne mourut pas sur le coup.

Il se mit à crier : Au secours ! Au meurtre ! Au meurtre !

— Tais-toi, misérable ! ou je t'achève, fit Ernest.

Mais Edmond n'en continuait pas moins pour cela de crier.

— Eh bien ! meurs donc, puisque tu le veux ! s'écria Ernest.

Et de son épée il acheva son adversaire.

Il ne restait plus sur le champ de bataille que Pierre et Darcy ; Ernest voulut aider Pierre, mais celui-ci lui fit signe de ne pas se mêler de cette querrelle.

Le combat dura peu de temps après la mort d'Edmond.

La jeunesse prêtait à Pierre un secours utile. Aussi était-il toujours ferme, tandis que Darcy, qui n'était plus aussi souple que le comte de Lagusse, commençait à faiblir.

Enfin la fatigue s'empara de lui, et il n'eut plus la force de parer l'épée de Pierre, qui glissa rapide jusqu'au cœur de l'aventurier, du voleur, du meurtrier !

— Amen ! fit Ernest, quant à Darcy, Dieu ne voulait pas qu'il mourût par une autre main que la tienne, car c'est à toi qu'il a fait le plus de mal.

Pierre ne répondit rien.

— C'est le jugement de Dieu ! ajouta Ernest.

— Je crois que oui, fit Pierre.

Et ils partirent en toute hâte pour Montréal.

Ainsi des six hommes, qui s'étaient rencontrés et battus avec tant d'acharnement, les coupables seuls avaient été punis. Darcy avait reçu le châtiment de tous ses forfaits, et son complice Puivert n'avait pas été épargné. Edmond et Victor avaient été punis du vol des bijoux. Les innocents seuls survivaient.

Le doigt de Dieu était visible.

ÉPILOGUE.

En arrivant à Montréal, Ernest se rendit chez Darcy, pour instruire Julie du malheur qui lui arrivait. Pierre alla chez lui, où il croyait trouver Christine. Ne l'y trouvant pas, il rejoignit en toute hâte Ernest, qui avait eu le temps de raconter à sa bien-aimée tous les détails du drame sanglant qui venait d'avoir lieu.

Tout en pleurant sur la mort tragique de son père, elle ne pouvait méconnaître le doigt de Dieu.

Pourvu que son nom ne soit pas déshonoré, dit-elle.

— Il n'y a qu'un moyen, fit Ernest, c'est de partir sur le champ avec nous. Ainsi, nous ne serons

pas arrêtés, et une fois de l'autre côté des frontières nous changerons de nom.

— Fuir avec les assassins de mon père !

— Vous vous trompez ; Pierre a non pas assassiné, mais loyalement tué votre père dans un duel bien en règle, et il n'y a que lui qui ait trahi son épée dans son sang. Rien ne peut donc empêcher notre union, à moins que vous ne m'aimiez pas.

— Ernest ! fit la jeune fille avec reproche.

Le bonheur est toujours égoïste. Ernest n'avait pas songé aux embarras qui pouvaient survenir entre Christine et Pierre. On sait que les deux jeunes gens ignoraient que Christine n'étaient pas la fille de Darcy.

A peine Julie avait-elle fini de parler que Pierre entra.

Julie lui dit de se rendre à la chapelle de la Providence, lui disant qu'il y trouverait Christine.

Il s'y rendit immédiatement.

Un quart d'heure après, ils étaient réunis tous les quatre.

Pierre et Ernest résolurent de prendre la fuite ; ils n'auraient pu se défendre que difficilement, et il aurait fallu pour cela attaquer la mémoire de Darcy, ce que par respect pour Julie, ils ne firent pas.

Le lendemain matin, les deux couples partaient par le premier train en route pour Portland.

Mais malgré le généreux sacrifice d'Ernest et de Pierre, la vérité n'en fut pas moins connue, grâce à l'indiscrétion de Victor, qui avant de mourir, avait raconté à sa mère les nombreux crimes du comte de Lagusse, du soi-disant Darcy.

Celle-ci ne manqua pas de colporter tout ce qu'elle savait, et tout le monde sut bientôt, que Pierre dans son duel légitime avec Darcy, n'avait fait que punir l'assassin de son père et de sa mère.

Toutefois, le bruit courut que les demoiselles Darcy avaient pris le voile chez les Dames du Sacré-Cœur à Albany.

Ce qui fit croire à cette dernière assertion, c'est que la propriété et la fortune des Darcy fut dissipée en œuvres de charité, Pierre ayant défendu à Christine de toucher à cet argent.

Madame Lesieur rejoignit ses enfants à Portland. La propriété de N. fut vendue, et quelques jours plus tard, Madame Lesieur accompagné des deux nouveaux couples, s'embarquait pour la France.

Pierre continua à étudier le droit, à la pratique duquel il fut admis un an après son arrivée dans l'ancienne France.

Ernest s'ennuyait à rien faire.

Résolu enfin à faire quelque chose, il alla pendant quelque temps à l'école militaire. Il fit partie de la campagne d'Italie en 1859. Il y gagna le grade de capitaine. Depuis il a fait partie de toutes les campagnes de l'Empire, et en 1871, lors du second siège de Paris, le maréchal Mac-Mahon l'a promu au grade de colonel.

Pierre est devenu un avocat très-distingué du barreau de Paris, et si nous disions les noms sous lesquels s'abritent les deux héros de ce récit, plusieurs de nos lecteurs seraient agréablement surpris.

FIN.

LE PORTEFEUILLE ROUGE.

(Suite.)



HAQUE fois que les braises ardentes du foyer répandait une clarté plus vive, ou que la flamme des cierges vacillait sous un courant d'air, la lumière et l'ombre, en se combattant dans l'alcôve, donnaient une apparence passagère de mouvement et de vie à ce corps immobile pour l'éternité.

Gontran se prenait alors à trembler de tous ses membres ; ses dents claquaient ; une sueur froide coulait sur son front brûlé par la fièvre, et il se disait avec une terreur folle :

— Mon Dieu, si cependant elle n'était pas bien morte ! Si elle allait revivre pour m'accuser tout haut !

Un coup léger, frappé contre la porte, rappela soudainement à lui-même le baron de Strény.

Il se leva, courut ouvrir, et se trouva en présence du docteur Louis Perrin.

Le jeune médecin ne savait rien encore.

Tous les domestiques, enfermés dans la cuisine, se livraient à des commentaires sans fin sur les événements qui venaient de s'accomplir d'une façon si foudroyante.

Personne ne s'étant présenté pour prendre le cheval du docteur, ce dernier l'avait conduit lui-même à l'écurie ; il avait ensuite gravi les marches du perron, traversé le vestibule, monté l'escalier et parcouru la galerie dans toute sa longueur, sans rencontrer âme qui vive.

Au moment où la porte de la chambre s'ouvrit devant lui, il fit un geste de stupeur.

La vue du visage bleu de la comtesse et des cierges formant une sorte de chapelle ardente, suffisaient pour lui tout apprendre.

Sans prononcer une parole, il se dirigea vers le lit, s'agenouilla auprès du chevet, et, la tête inclinée, il pria quelques secondes.

Le docteur n'était point un bien fervent chrétien, mais il est des circonstances solennelles où le sceptique le plus endurci redevient croyant.

Louis Perrin se releva, en essuyant une larme, et il examina longuement et silencieusement, sous la lueur des cierges, le visage du cadavre.

Tandis qu'il se livrait à cet examen minutieux, Gontran le regardait avec une vague inquiétude, se demandant tout bas :

— Y aurait-il là un danger ?

Le docteur vint à lui et lui dit d'une voix sourde :

— Ainsi donc, elle est morte !

— Hélas ! murmura Gontran.

— J'avais vu Mme de Kéroual ce matin, pour suivit le docteur, et rien n'annonçait que sa fin dût être aussi prochaine. Il lui restait assez de forces pour vivre bien des jours encore, et cette catastrophe inattendue bouleverse mes idées et confond

ma raison. Ou la science n'est plus la science, ou bien il est survenu, immédiatement après mon départ, quelque chose que j'ignore. Vous serait-il possible de m'éclairer à ce sujet, monsieur le baron ?

— Docteur, demanda Gontran en s'efforçant de ne point baisser les yeux sous le poids du regard fixe de Louis Perrin, n'avez-vous donc jamais soupçonné que la maladie de Mme la comtesse de Kéroual n'était pas naturelle ?

— Je vous demande pardon, monsieur le baron, et j'avais à cet égard plus que des soupçons.

— Eh quoi ! fit vivement M. de Strény dont l'inquiétude grandissait, vous aviez deviné.....

— Que le poison tuait la comtesse ? Oui.

— Et vous ne m'avez pas prévenu ?

— A quoi bon ? Je m'efforçais de lutter contre l'empoisonneur, et j'ai eu l'espérance, un moment, que le succès couronnerait ma tentative. Par malheur, je m'étais trompé.

— Ah ! docteur, vous assumé sur vous, par votre silence, une responsabilité bien lourde ! Vous avez de graves reproches à vous faire.

— Croyez-vous ?

Ces deux mots, lancés comme une balle, atteignirent Gontran à l'endroit le plus sensible et firent passer un frisson sur son épiderme.

Il fit bonne contenance cependant, et il reprit :

— Nous aurions été deux pour combattre le mal, et peut-être, à cette heure, ma cousine bien-aimée serait vivante encore ! Hélas ! il est trop tard maintenant ! Mme de Kéroual est morte..... mais elle sera vengée !

— Je l'espère comme vous, monsieur le baron.

— Le châtimement des assassins ne se fera point attendre.

— Les assassins, ditez-vous ?..... Vous les connaissez donc ?

— Je les connais. Ma cousine, en rendant son dernier soupir dans mes bras, elle m'a nommé ces misérables.

— Elle les a nommés ! s'écria Louis Perrin.

— Oui.

— Quels sont ils ?

— Périne et son mari.

Le docteur, en entendant ces noms, resta impassible.

— Ainsi, murmura-t-il, Mme de Kéroual se savait empoisonnée ?

— Elle venait d'en avoir la preuve. Elle avait vu verser le poison.

— Et elle vous a dénoncé Périne ?

— Je vous l'ai déjà dit.

— C'est juste.

— On dirait que vous en doutez.

— Je ne me permettrais pas de douter de la parole de monsieur le baron.

Un silence assez long suivit ces paroles. Il fut interrompu par le docteur qui reprit :

— Et Mme de Kéroual, connaissant la main qui lui versait la mort, connaissait-elle aussi le poison ?

— Non.

— Et vous, monsieur le baron ?

Pas davantage. Mais quelle étrange question

m'adressez-vous là ? Vous savez bien que je ne suis ni médecin, ni chimiste.

— Quelqu'un est entré ici cependant, continua le docteur ; quelqu'un qui, devinant la nature du poison employé, en connaissait le réactif.

Louis Perrin appuya son doigt sur la carafe et poursuivit :

— La preuve, la voilà ! Ce breuvage renfermait une dose énorme de strichnine ; on l'a traité par l'acide nitrique, et vous voyez comme moi qu'il est devenu rouge.

Gontran ne se sentait plus assez maître de lui pour dissimuler son embarras grandissant, il balbutia :

— Vous avez raison, docteur ; mais il y a là un mystère que je ne puis comprendre.

— Et que la justice éclaircira, répliqua Louis Perrin.

— Oui, sans doute, reprit le baron, elle l'éclaircira quand elle aura mis la main sur Périne et sur son mari, qui ont disparu en emportant de l'or et des papiers volés dans ce secrétaire, et en enlevant Marthe, ma pupille.

Ce fut au tour du docteur d'être stupéfait.

— Périne et son mari ont disparu ! repara-t-il, et ils ont emmené l'enfant ?

— Oui, docteur, mais ma déclaration est faite, et la justice, comme vous le disiez tout à l'heure, saura bien les retrouver.

Le médecin ne répondit pas et parut rêveur, puis il prit son chapeau, s'inclina devant la morte, salua Gontran et se dirigea vers la porte.

— Vous partez, docteur ? murmura M. de Strény.

— Je n'ai plus rien à faire ici. Quand la justice m'appellera, je reviendrai. Recevez mes salutations.

Gontran tendit machinalement la main au docteur, ainsi qu'il avait l'habitude de le faire chaque fois qu'ils se séparaient.

Louis Perrin ne sembla point s'apercevoir de ce geste ; sa main ne toucha point celle de M. de Strény. Il salua de nouveau et sortit.

— Voilà un homme qui sait tout ce qui me dénoncera ! pensa le baron resté seul. Il faut qu'il se taise, il le faut, car, s'il parle, je suis perdu !

Gontran s'élança hors de la chambre, courut à son appartement, prit un fusil chargé à balles, sortit du château et, bondissant dans la neige avec une vigueur que l'imminence du péril rendait prodigieuse, il traversa le parc en diagonale, ce qui lui faisait gagner beaucoup de terrain sur le docteur, obligé d'aller reprendre son cheval à l'écurie et de suivre la grande avenue.

Le baron tira les verroux d'une petite porte ouvrant sur la campagne et il alla s'embusquer derrière le tronc d'un chêne, à l'angle d'un bois qui bordait la route, à un peu plus d'un kilomètre de Rochetaille.

Il n'y avait pas de lune, mais le phénomène bien connu du rayonnement de la neige rendait les ténèbres presque transparentes.

Gontran était embusqué depuis dix minutes environ, lorsque le bruit des pas d'un cheval se fit entendre et la silhouette d'un cavalier se dessina vaguement dans l'obscurité.

Gontran reconnut le docteur. Il attendit qu'une distance de vingt pas à peine le séparât de lui, puis, épaula son arme, il fit feu.

La détonation retentit ; un éclair raya la nuit, et Louis Perrin, atteint à la tête, tomba de cheval sans même pousser un cri.

Le baron bondit jusqu'à lui, s'empara de sa montre et de sa bourse, afin de faire croire que le vol avait été le mobile de l'assassinat.

Ensuite il rentra dans le parc et regagna le châ-

teau par le même chemin, sans faire de rencontre et sans avoir été vu.

De gros flocons recommençaient à tomber.

— Le diable ne m'abandonne pas, murmura Gontran ; cette neige va cacher mes traces.

Une heure après l'accomplissement de ce nouveau crime, des rouliers qui passaient sur la route trouvèrent le corps inanimé du docteur, à moitié caché sous la neige.

Ils le placèrent sur un de leurs chariots et le portèrent à Rixviller, où Monique Clerget poussa des cris de désespoir en le reconnaissant.

Il restait à Louis Perrin un souffle de vie. La veuve s'intalla à son chevet et déclara que, dût elle le soigner jour et nuit pendant six mois, elle sauverait son cher docteur.

Le lendemain matin le procureur du roi et le juge d'instruction arrivaient au château de Rochetaille et commençaient à instruire l'affaire de la mort de la comtesse, de la disparition de sa fille et de l'assassinat du docteur Perrin.

Rien ne semblait plus clair, plus limpide en quelque sorte, que la première de ces deux affaires.

En outre de la déclaration si précise du baron de Strény, Périne et son mari, par le fait seul de leur fuite, se déclaraient coupables. Il était d'ailleurs impossible d'attribuer à d'autres qu'à eux l'effraction du secrétaire, le vol des rouleaux d'or, des titres, et l'enlèvement de l'enfant.

Leur signalement et l'ordre de les appréhender au corps fut envoyé à toutes les brigades de gendarmerie de France, et la police de Paris reçut des instructions précises.

Mais la révolution de février 1848 était proche. On sentait de toutes parts bouillonner le volcan prêt à faire irruption. Les gendarmes de province et les agents de polices de Paris avaient à faire toute autre chose que de s'occuper de recherches relatives à la mise à exécution des mandats d'amener.

Ce fut un beau temps pour les gredius de toutes les catégories.

On ne trouva ni l'ex-saltimbanque, ni sa femme, par l'excellente raison qu'on ne les chercha guère.

Leur procès s'instruisit donc en leur absence, et la cour d'assises du département des Vosges les condamna, par contumace, à la peine de mort.

Les choses ne se fussent point passées de cette façon si le docteur Louis Perrin avait pu apporter son témoignage ; mais, hélas ! le jeune médecin, après être resté plus d'un mois dans un état désespéré, se trouvait hors de péril, mais dans une situation pire que la mort.

La balle de Gontran, en le frappant à la tête, avait ébranlé le cerveau ; il était fou, et les médecins appelés à son chevet déclaraient qu'il ne recouvrerait jamais la raison.

Sa famille vint le chercher à Rixviller. Son unique destinée, désormais, n'était-elle pas de vivre ou plutôt de végéter au milieu de siens, inutile à lui-même et à charge aux autres ?

Toutes les tentatives faites pour découvrir son assassin furent inutiles.

Fin de la première partie.

DEUXIÈME PARTIE.

MARTHE ET GEORGETTE.

I.—*La fête de Saint-Cloud.—Georges et Lionel.*

Ceci se passait en l'an de grâce 1863, par consé-

quent quinze années après les événements racontés par nous dans la première partie de ce livre.

Il était deux heures de l'après-midi. La fête de St. Cloud arrivait à son apogée et les innombrables industriels, dont la spécialité est d'amuser le bon public, ou tout au moins de lui persuader qu'ils l'amuse, réalisaient de belles recettes.

Seule, entre toutes les autres, une grande baraque de saltimbanques faisait relâche depuis une heure.

Les musiciens, vêtus de rouge et surchargés de faux galons, avaient abandonné leur poste et s'ablaient le petit bleu dans les guinguettes du voisinage ; le pître ne paraissait point sur l'estrade, et le classique tableau de toile peinte, représentant la femme phénix, le phoque à deux têtes, le veau à six pattes, étalait mélancoliquement les splendeurs de ses tons violets et de son dessin fantaisiste.

Dans l'espace qui s'étendait devant cette baraque, la foule était nécessairement moins compacte que par ailleurs, et deux hommes de bonne mine, vêtus avec une élégance irréprochable, s'y promenaient, bras dessus bras dessous, en fumant leur cigare.

L'un de ces hommes pouvait avoir trente cinq ans. Il était de taille moyenne et de tournure toute parisienne ; mais l'épaisse couche de hâle qui bronzait ses traits corrects, et lui donnait presque l'aspect d'un mulâtre, démontrait jusqu'à l'évidence qu'il venait de faire un long séjour dans ces contrées lointaines où le soleil a des ardeurs inconnues de nos climats, il portait sa barbe entière, une belle barbe noire à reflets bleuâtres.

Son compagnon, plus jeune que lui de cinq ou six années et le dépassant de toute la tête, offrait un type absolument différent. Une chevelure d'un blond très-clair, naturellement ondulée, et de longs favoris de la même nuance, encadraient son visage régulier empreint tout à la fois de douceur et d'énergie, et dont le coloris délicat aurait fait envie à une femme.

Le regard ferme et franc de ses grands yeux au bleu de bluet exprimait à la fois la loyauté et la décision.

Un observateur doué de quelque intelligence devait dire, en le voyant paraître : " Voilà un Américain ; " et, après un instant d'étude attentive, ajouter avec certitude : " Et cet Américain est un honnête homme."

Or, ni l'une ni l'autre de ces affirmations n'aurait été erronée.

Lionel Morton était tout à la fois citoyen des États-Unis, et le plus brave garçon que la terre ait jamais porté.

Nous connaissons désormais l'un de nos deux personnages, et nous ne tarderons guère à renouveler connaissance avec l'autre. Écoutons-les causer.

— Mon cher Lionel, disait au jeune Américain son compagnon au visage bronzé et à la barbe noire, savez-vous bien que je ne suis pas content de vous ?

Lionel Morton regarda son interlocuteur avec une expression de surprise profonde, et, voyant qu'il parlait sérieusement, il s'écria :

— Vous, Georges ?

— Moi même.

— Et pourquoi donc ce mécontentement, s'il vous plaît ?

— Je vais vous le dire, cher ami. Écoutez bien mon raisonnement.

— Je suis tout oreilles.

— Nous sommes unis par le lien le plus étroit qui puisse exister entre deux créatures humaines : je vous dois la vie.

— Ah ! de grâce, ne parlons plus de cela, murmura Lionel Morton.

— J'en veux parler, moi, très-cher, et vous trouverez bon qu'en ceci j'agisse à ma fantaisie et non à la vôtre.

— Qu'ai-je donc fait, après tout, qui vaille la peine qu'on en garde si longtemps le souvenir ?

— Comment ! ce que vous avez fait ! Il le demande !

— Eh ! la moindre des choses !

— Peste ! que vous faut-il donc ? Récapitulons un peu, s'il vous plaît. Je venais d'Australie, j'arrivais à New-York, nous étions parfaitement inconnus l'un à l'autre. Cinq bandits armés jusqu'aux dents ayant appris, je ne sais comment, que je rentrerais tard et que je serais porteur d'une grosse somme, m'attendirent à l'angle d'une rue, et, malgré ma résistance acharnée, ils allaient me tuer parfaitement, quand vous apparûtes à l'improviste comme un Dieu sauveur. . .

— Est-ce que vous n'en auriez pas fait autant à ma place ?

— Peut-être... C'est possible. Cependant, je n'affirme rien. Songez-y donc, ils étaient cinq !

— Oubliez-vous mon revolver Colt, mon joli revolver à six coups ? Voilà qui rétablissait l'équilibre.

Eh ! mort diable ! ils en avaient aussi eux, des revolvers, et, la preuve, c'est qu'ils ont tiré sur vous.

— Sans m'atteindre, les maladroits. C'est leur mauvaise conscience qui faisait trembler leur main. Moi, j'étais certain de la justice de ma cause, et, par conséquent, de la justesse de mon coup d'œil ! Cinq gredins contre un gentleman ! Il n'y avait pas à se tromper ; je tirais à coup sûr.

— Ah ! vous le leur avez bien prouvé. Pan ! pan ! pan ! pan ! pan ! quel feu de file ! Pas une balle perdue ! Mes cinq agresseurs avaient rendu leur vilaine âme au diable, et il vous restait encore une cartouche. Quel trait magnifique.

— Pourquoi le vanter tant ? Je ne suis pas trop maladroit, voilà tout.

— Vous m'accompagnâtes jusqu'à l'hôtel. J'allais, huit jours après, m'embarquer pour revenir en France, mon pays fatal. Il se trouva que vous méditez depuis quelque temps le projet de faire un voyage sur le continent. Je vous décidai, sans trop de peine, à prendre passage, en ma compagnie, à bord du navire prêt à m'emporter.

— Et depuis ce moment, depuis six mois que nous sommes à Paris, n'ai-je pas agi sans cesse d'après vos conseils ?

— Est-ce que vous vous en êtes mal trouvé ?

— Non, certes ; et, si je rappelle ce détail, c'est pour en arriver à conclure que je ne comprends rien à votre reproche de tout à l'heure.

— Je vais le formuler clairement. Mon cher Lionel, vous manquez de confiance en votre ami.

— Moi !

— Vous-même, et c'est mal. Oh ! ne niez pas. Depuis quelques jours (je devrais dire depuis quelques semaines), vous n'êtes plus le même. Je vous vois continuellement absorbé par une préoccupation manifeste. Vous vous cachez de moi ; il y a un mystère dans votre vie, et je ne connais plus ni toutes vos actions, ni toutes vos pensées ! Ai-je donc mérité cette défiance ?

— Georges, s'écria Lionel Morton, vous êtes le meilleur des amis !

— Si telle est, en effet, votre opinion, prouvez-le donc en me rendant votre confiance tout entière.

—Vous ne l'avez jamais perdue, et, si je vous ai amené ici aujourd'hui, c'est justement pour vous apprendre ce que vous ne savez pas encore.

—Ah ! ah ! notre promenade à la fête de Saint-Cloud avait donc un but.

—Oui.

—Et lequel ? Sans doute, il n'est pas indiscret de vous le demander ?

—J'espère rencontrer ici quelqu'un..... quelqu'un que je veux vous faire connaître.

Le personnage brun, à barbe noire, eut aux lèvres un fin sourire.

—Vous êtes Américain, dit-il, donc vous devez être parieur.....

—Eh bien ?

—Eh bien ! cinq cents louis, contre cinquante, que ce *quelqu'un* est une *quelqu'une* ?

Lionel Morton sourit à son tour.

—Ne pariez pas, répondit-il.

—Pourquoi ?

—Parce que vous gagneriez.

—Ainsi, vous attendez une femme ?

—Oui.

—Un rendez-vous ?

—Pas tout à fait ; mais cela y ressemble presque

—Est-ce que, par hasard, vous seriez amoureux ?

—Oui.

—Sérieusement ?

—Tout ce qu'il y a au monde de plus sérieux.

—Eh bien ! mon ami, je ne vois aucun mal à cela. L'amour est une distraction qui en vaut une autre. Mais comment diable se fait-il que vous, dont le cœur me semblait blindé et cuirassé à l'instar des *Merrimac* et des *Monitor* de votre patrie, vous vous soyez laissé percer d'outre en outre par l'étincelle de deux beaux yeux.

—Cela s'est fait bien naturellement, je vous assure. Quand je me suis aperçu que mon cœur se prenait, il était déjà trop tard. D'ailleurs, à quoi bon essayer la lutte ? On ne résiste pas à ce qui est irrésistible.

—Ah ça ! mais, fit Georges en riant, elle est donc bien séduisante ?

—Plus que vous ne pouvez vous le figurer.

—Vraiment !

—Une créature délicieuse !

—Oh ! je m'en doute ! Séduisantes, délicieuses, irrésistibles, elles le sont toutes quand on les aime ! mais prenez garde, mon cher Lionel.....

A quoi donc ?

—Les panthères noires de vos solitudes ont leurs griffes ; les blanches parisiennes ont leurs sourires. Entre sourires et griffes, s'il fallait choisir, j'hésiterais, parole d'honneur !

—Vous plaisantez toujours !

—Non, pas en ce moment. Le danger, je vous l'affirme, est non moins grand ici que là-bas. Ah ! mon pauvre ami, un cœur naïf et bon comme le vôtre, dans les mains blanches aux ongles roses d'une coquette, cela fait frissonner ! Savez-vous bien, Lionel Morton, savez-vous bien ce que c'est qu'une coquette ?

—Je le sais à peu près.

—Et vous ne tremblez pas ?

—De quoi aurais-je peur ? Celle de qui je parle ignore toute coquetterie, j'en suis sûr.

—Ignorer la coquetterie ! s'écria l'interlocuteur de Lionel Morton, une fille d'Eve ! Allons donc, elle vous l'a fait croire !

—C'est une enfant.

—Ne vous y fiez pas. Dans ce siècle et dans cette ville, il n'y a plus d'enfants. Bref, votre idole, quel âge a-t-elle ?

—Dix-huit ans à peine.

—Sa famille ?

—Je ne la connais pas.

—Elle doit en avoir une, cependant.

—Je n'en sais rien.

—Ses moyens d'existence ?

—Le travail ; elle est ouvrière.

—Donc, elle est pauvre ?

—Cela n'est pas douteux, mais qu'importe, puisque moi, je suis millionnaire ?

—Ce raisonnement me rassure, et je vois qu'entre cette jeune fille et vous, il ne s'agit, au fond, que d'une transaction..... commerciale.

—Ne parlez pas ainsi, mon cher Georges, vous offensez une jeune fille qui vous est inconnue et qui mérite tous vos respects.

—Ah ça voyons, mon cher Lionel, serait-elle sage, par hasard ?

—Elle est sage, et sur mon honneur je répondrais du sien.

—Alors, tant pis.

—Pourquoi ?

—Parce que vous êtes sur la route d'une mauvaise action.

—Moi ? comment ?

—Cette enfant, dites-vous, est honnête et pauvre

.....

—L'un et l'autre.

—Pauvreté, c'est tentation. Vous êtes millionnaire, vous, et le million est irrésistible. Auprès de lui, don Jean n'était qu'un écolier. Si solide que soit la vertu dont il s'agit de triompher, votre million sera vainqueur. Cela n'est, hélas ! guère douteux. Demain ou dans huit jours il y aura dans Paris, grâce à lui, un ange de moins et une drôlesse de plus. Vous aurez métamorphosé l'honnête fille en dame du lac. Vous aurez lancé dans la circulation dévorante une de ces femmes qui, du haut de leurs huit ressorts, élaboussent la foule ébahie, et qui, pendant un jour, pendant un mois, pendant un an, tiennent le haut du pavé, pour finir, un peu plus tôt ou un peu plus tard, misérablement sur le trottoir.

Lionel Morton ébaucha un geste de dénégation et voulut répondre, mais son interlocuteur ne lui en laissa pas le temps et continua avec toute la chaleur d'une conviction profonde :

—Ne faites pas cela, mon ami, ce serait mal. Les femmes de bonne volonté ne manquent point sur notre route, et vous pouvez choisir le dessus du panier dans l'étalage des pêches à quinze sous ; mais séduire une honnête fille, ce n'est pas un jeu, selon moi, c'est un crime, et je vous estime trop pour vous en croire capable.

—Vous me conserverez votre estime, répliqua Lionel Morton.

—J'en étais sûr. Vous ferez acte de courage, vous ne reverrez pas cette enfant.

—Je la reverrai, au contraire.

—Alors, que me disiez-vous donc ?

—Oui, je la verrai, mais pour en faire ma femme.

Le Français regarda l'Américain d'un air stupéfait.

—Votre femme ! répéta-t-il. Allons donc, c'est impossible, vous ne consommerez pas une semblable folie..... vous réfléchirez.

—J'ai réfléchi déjà. Ma résolution est prise et je me demande pourquoi vous traitez de folie une action si simple, si logique. Je n'ai pas de famille, mon indépendance est absolue sous tous les rapports et je ne dois compte de moi qu'à moi-même.

—Eh ! mon ami, c'est au point de vue de vos intérêts personnels que je vous supplie de ne rien précipiter. N'allez pas compromettre votre avenir d'une façon irréparable !

—Assurer mon bonheur, est-ce donc là que vous appelez compromettre mon avenir ?

—Songez à la différence des castes !.....

—Souvenez-vous que je suis citoyen de la libre Amérique, et qu'avant de faire sa fortune à force de courage et d'intelligence, mon père travaillait de ses mains.

—Votre père, soit ; mais vous-êtes, vous, dans une situation à ne point épouser une ouvrière.

—Je l'épouserai, cependant, et j'aurai raison, parce qu'elle est honnête et bonne.

—C'est à qui vous jettera la pierre.

—Qu'est-ce que vous voulez que cela me fasse ? Eh ! mon Dieu, oui, je le sais à merveille, aux yeux de bien des gens, aux yeux de tout le monde si vous voulez, je passerai pour un naïf, pour un excentrique, pour un fou ; cela m'inquiète peu. L'égoïsme a du bon. Je travaille pour moi-même et non pas pour les autres. J'ai d'ailleurs les idées très-arrêtées au sujet du mariage. L'égalité des fortunes, que tout le monde recherche aujourd'hui, me paraît une plaie sociale. Riches, épousez des enfants pauvres, vous aurez moins de filles perdues ! Qu'avez-vous à répondre ?

—Pas un mot, répliqua le Français au bout de quelques secondes.

—Ainsi, vous vous avouez vaincu ?

—Nullement. J'admire votre utopie (car c'est une utopie), et je la trouve belle et généreuse. Vous avez une loyale et vaillante nature, Lionel. Prenez garde seulement d'être la dupe de votre cœur. Ne jugez point les autres d'après vous-même. Ne marchez pas en aveugle dans un chemin semé de ruses et de pièges. Regardez, étudiez, défiez-vous, souvenez-vous enfin que la statue d'or pur avait un pied d'argile.

—Me défier ! répéta Lionel, et de qui ? de cette enfant que j'aime et à qui je veux donner mon nom ?

—Eh bien, oui..... d'elle aussi.

—Mais c'est un ange ?

—C'est conveuu, mais les anges, à Paris, ont trop souvent perdu leurs ailes.

—Ne croyez-vous donc pas à la vertu ?

II.—Où Péline reparait.

Le Français que nous avons entendu nommer Georges fut un instant silencieux, et Lionel répéta sa question.

—Oh ! pardon, mon ami, lui répondit enfin son interlocuteur, je crois à la vertu comme à tout ce qui est grand, à tout ce qui est beau, à tout ce qui est rare. J'y crois en principe, mais je veux contrôler l'or, afin de me bien assurer qu'il est sans alliage. Si vous connaissiez Paris comme moi, vous sauriez que dans cette ville immense, la première du monde, enfer et paradis, panthéon et pandémonium, le strass et le diamant brillent parfois d'un éclat pareil, le vice et la vertu ont souvent le même visage, le même regard, le même sourire. Prenez garde, Lionel Morton ! Veillez bien, le piège est partout.

—Vous êtes sévère.

—Non, je suis juste. Je vous dis les choses comme elles sont.

—Vous avez vécu dequis longtemps loin de Paris, cependant.

—Depuis quinze ans. J'en avais vingt quand je l'ai quitté. Je l'ai retrouvé, il y a six mois, avec orgueil peut-être, mais surtout avec épouvante. Oui, je vous le dis, Paris me fait peur.

—A vous ?

—A moi. Il me semble que je ne snis plus de force à tutter contre lui et que j'ai laissé ma cuirasse dans ces lointains pays d'où j'arrive. Croyez-moi, Lionel, les civilisations trop complètes sont bien autrement périlleuses à affronter que les Peaux Rouges et les bêtes fauves des solitudes américaines. J'avais le pied marin autrefois. Aujourd'hui le tangage et le roulis parisiens me donnent presque le vertige comme à un matelot novice. Ce gigantesque tourbillon me fascine et m'effraye.

—Avec de telles idées que vous forçait à y revenir ?

—Un devoir, un serment.

—Ah ! murmura Lionel.

Par discrétion, il ne voulait pas interroger, mais son exclamation et les lignes de sa physionomie exprimaient la curiosité la plus vive.

—C'est juste, reprit le Parisien en souriant, vous ne savez rien de ma vie. Il est des choses dont on ne parle pas. On semblerait quêter des louanges, et le devoir accompli n'en mérite aucune, selon moi. Je vais vous apprendre, cependant, quel serment j'avais fait et comment j'ai pu le tenir. C'est bien simple et ce sera court. J'avais vingt ans, je vous l'ai dit. J'étais un Parisien de Paris, et Dieu sait si je l'adorais, ce cher berceau de mon enfance. Eh bien, dans cette ville de la gloire, de l'intelligence et du plaisir, j'ai vu tout crouler à l'improviste, tout s'anéantir autour de moi. La veille, j'avais un père bien aimé qui prévenait mes moindres désirs, je possédais une grande fortune ; le lendemain, j'étais pauvre et j'étais orphelin. Mon père, le banquier cinq ou six fois millionnaire, ruiné par un coup de foudre, venait de se tuer pour ne pas survivre à son honneur, et moi je restais seul au monde.

—Vous ! s'écria Lionel en saisissant la main de son interlocuteur et en la serrant dans les siennes avec une affectueuse vivacité. Ah ! pauvre ami, pauvre ami, seul, tout seul..... à vingt ans !

—Grâce à Dieu, j'étais fort et j'étais courageux, reprit le Français. J'avais d'ailleurs pour me soutenir une lettre sublime écrite par mon père à son heure suprême. Il me demandait, il m'enjoignait du fond de la tombe où il allait se coucher volontairement, de réhabiliter son nom. Je jurai de le faire, je jurai d'acquitter un jour jusqu'au dernier sou de la dernière dette et de laver avec mon or la tache que mon père lavait avec son sang. Je partis. Dieu veillait sur moi ; l'âme de mon père me protégeait. Je travaillai. Je réussis. Au bout de quinze ans, la première moitié de ma tâche était accomplie. C'est alors que je vous rencontrai et que je fus sauvé par vous ; je revenais pour accomplir l'autre.

—Et, demanda vivement Lionel, aujourd'hui cette tâche sainte est-elle terminée ?

—Pas encore, répondit celui que nous appellerons désormais Georges de la Brière.

(A continuer.)

TEMPS QUI PRÉCEDENT LA VENUE DE HENRI V.

(Suite et Fin.)

Ces fléaux doivent frapper tout l'univers, dient Holzhauser et J. de Vatiguerro. D'après le sens général des textes prophétiques, ils séviraient non-seulement pendant le temps des plus grands bouleversements, mais encore pendant toute une période antérieure. Or si nous donnons à cette période une trentaine d'années environ de durée, si nous la faisons partir de l'apparition de la Salette, quel terrible accomplissement des prophéties, rien que pour la France toute seule ! Que de fléaux depuis 1846 ! Inondations désastreuses et presque périodiques du Rhin, du Rhône, de la Saône et de la Loire surtout, choléra, épidémies, maladies de toutes sortes, inconnues de nos pères. Les fruits de la terre n'ont-ils pas diminué dans une inquiétante proportion ? Les pommes de terre et la vigne ont été atteintes d'un mal que la science n'a pas encore défini, et qui, combattu sous un nom et d'une manière, reparait sous une autre forme, demandant de nouvelles études et de nouveaux remèdes. Et pendant ce temps-là les plantes périssent, et les produits diminuent. Que de fois les récoltes de blé ont été insuffisantes ? Que de fois il a fallu recourir à d'autres contrées plus favorisées ? Et malgré l'activité du commerce et la quantité des importations, malgré tous les efforts de l'assistance publique et de la charité privée, " la statistique a établi qu'en France, plus de *soixante-dix mille* personnes sont mortes en 1854, et *quatre-vingt mille* personnes en 1855, par suite de la médiocrité de la récolte et de la cherté du pain ! "

Les animaux n'ont point été plus épargnés que les hommes : vers à soie, bœufs, porcs, moutons, etc., tous ont passé, en nombre considérable, et sont encore sous les coups de l'épizootie.

La guerre à son tour, dans cette période, qui devait s'écouler, disait-on sous " l'empire de la paix ", la guerre en Crimée, en Italie, en Chine et au Mexique, a décimé nos soldats.

— Si maintenant nous arrêtons nos regards sur les deux seules années 1870 et 1871, nous voyons toute une série de fléaux terribles qui doit faire trembler pour l'avenir, puisque Mélanie assure que les malheurs que nous avons éprouvés ne sont rien en comparaison de ce qui nous attend.

La Religieuse de Belley nous menace *du feu, du sang, de la faim*; Vatiguerro, de peste, de famine, de tremblements de terre, d'inondations.

Quelles années *de feu* que 1870 et 1871 ! Rappelons pour mémoire ce furieux ouragan de feu que la guerre de Prusse et la Commune ont fait passer sur la France et sur Paris ; notons les explosions de Vincennes et de Saint-Mandé, les incendies qui ont eu lieu à Nancy, à Bourges, à Périgueux, à Saintes, à Marseille, à Nantes, etc., les incendies dans les départements, qui ont dévoré des bourgs et des villages entiers, et bien d'autres de moindre importance. Signalons l'incendie de la Pointe-à-Pitre qui a presque entièrement consumé cette ville, et, en Algérie, les incendies des forêts allumés par les Arabes. Pour le reste du monde, comptons : les incendies terribles de Constantinople, en Russie, les incendies formidables qui ont ravagé tout le pays entre Kiew et la Cri-

mée, et détruit presque entièrement la ville de Rulsuluk où 800 maisons et tous les établissements publics ont été brûlés ; l'incendie du célèbre château de Warwick en Angleterre ; les incendies à Lisbonne, à Frisbourg, à Genève ; en Italie, des incendies continuels et sur tous les points, qui la couvrent de ruines ; enfin aux États-Unis, les épouvantables incendies qui ont ravagé en tous sens les États du Wisconsin et du Michigan, brûlé presque entièrement la grande ville de Chicago où près de *vingt mille maisons* occupant environ une lieue carrée, ont été réduites en cendres ; anéanti, en ne laissant que des ruines fumantes, les villes de Manistel, Pesthego, Green-Bay et un grand nombre de villages, et fait des milliers de victimes ; au Canada, toutes les rues d'un immense quartier de la ville de Québec, et d'immenses forêts ont été détruites par le feu, qui, dans les îles Canaries, a dévoré aussi les forêts des montagnes. Mentionnons en passant les fréquentes explosions dans les mines de houille en Angleterre et en France, les déraillements suivis d'incendie sur les voies ferrées, et les incendies de plusieurs navires en mer.

Quelles années de feu !

Quelles années de sang ! Dans la guerre avec la Prusse, affirme le *Siècle* sur renseignements exacts, la France à eu quatre-vingt-neuf mille hommes tués et un nombre bien plus considérable de blessés. Qu'a coûté la répression des communaux et des Arabes ?... Que de morts par la guerre !

Et que de morts aussi par les épidémies ! La petite-vérole a ravagé presque toute la France et la Prusse ; le choléra a sévi terriblement en Perse, en Russie et en Turquie ; il sévit encore dans ces contrées ; la fièvre jaune a fait des ravages désolants dans la Floride (États-Unis) ; la lèpre a reparu en Espagne.

La famine dans toutes ses horreurs n'a pas encore atteint l'Occident ; mais elle décime d'une manière affreuse, depuis près d'une année, le malheureux royaume de Perse. C'est par plusieurs centaines que meurent chaque jour les habitants des villes les plus riches. A Meschid, capitale de la province de Korestan, ville de cent vingt mille âmes, *quatre-vingt mille* personnes sont mortes de faim ! On a parlé de pères et de mères qui auraient dévoré leurs enfants.

Les tremblements de terre ont renversé plusieurs villes d'Italie en 1870. Cette même année, le 11 avril et les jours suivants, d'horribles secousses se sont fait sentir à Beethang en Chine, jetant par terre de fond en comble une grande partie de cette ville et en particulier presque tous les temples des idoles, les temples du Bouddhisme. Trois mille personnes ont été tuées, et les désastres se sont étendus à l'Est et à l'Ouest à plus de cent milles de distance.

En mai de l'année 1871, un tremblement de terre aux îles Philippines, accompagné d'éruptions volcaniques, a fait périr plusieurs centaines de personnes. Une plaine d'une surface assez considérable s'est affaissée, et dans sa place a paru le cratère d'un

volcan dont les éruptions de lave enflammée ont consumé les forêts voisines.

Le 7 août, l'île de Java a été bouleversée par un épouvantable tremblement de terre. Le mont Ternate a vomé des torrents de lave. Les pertes matérielles ont été immenses.

Au Pérou, au mois d'octobre, un tremblement de terre a détruit complètement les villes de Pica et de Matilla; et a causé des dégâts énormes dans cinq ou six villes sur les côtes de ce pays.

Souvenons-nous des inondations du Rhin, du Pô, en 1870 et surtout de celle du Tibre dans les derniers jours de cette année, qui a occasionné tant de calamités à Rome et dans les campagnes environnantes. C'était quelques mois après la prise de la ville par l'armée piémontaise, et quelques jours avant l'entrée de l'usurpateur violent et sacrilège, Victor-Emmanuel.

Dans l'année 1871, en août, aux Antilles danoises, une effroyable tempête d'eau et de vent a détruit une partie de la ville Saint-Thomas.

Au mois de septembre suivant, une crue extraordinaire et soudaine de la rivière Gunti a inondé la ville indienne de Jounpore, renfermant environ neuf mille maisons et vingt-cinq mille habitants. Près de trois mille maisons ont été emportées par les eaux. Plus de dix mille personnes se sont trouvées sans asile. Les pertes sont incalculables.

Dans l'île Sainte-Hélène, au même mois, une inondation terrible a englouti quantité d'habitations, noyé beaucoup de monde et mis cinq cents personnes sans abri.

Dans la Floride, encore en septembre, une province s'est totalement et presque subitement effondrée dans un gouffre immense sous l'action d'eaux souterraines qui ont fait irruption.

Enfin, en Espagne, dans la province d'Almería, la petite rivière Andarax, dont le lit est habituellement à sec, gonflée pendant les derniers mois de l'année par des pluies torrentielles et continuelles, a débordé d'une manière extraordinaire et ravagée tout le pays dans son parcours. La ville d'Almería a été inondée complètement; des rues entières se sont abîmées; de nombreux habitants ont péri.

— Ce résumé rapide, et sans nul doute incomplet, n'est-il pas terrifiant? Si les détails étaient donnés, on ferait des volumes en racontant les fléaux qui ont pesé sur ces deux années 1870 et 1871. On peut dire que pendant ces vingt-quatre mois, de tous les coins de la terre se sont élevés en même temps ou successivement les cris et les lamentations de l'épouvante, de la douleur, de la rage et du désespoir.

Nombre de nos lecteurs n'ont point songé sans doute qu'ils traversaient des jours calamiteux à ce degré. Si un prophète en 1869 leur avait annoncé tous ces malheurs pour les deux années suivantes, il est probable qu'à la fin de 1871 ils n'en auraient point tout d'abord reconnu l'accomplissement. La raison en est qu'ils n'ont éprouvé pour eux et pour le pays qu'ils habitent, qu'une part seulement de ces calamités.

Lorsque Dieu annonce à ses prophètes les châtements dont il frappera à certaines époques le monde coupable, souvent il leur montre toute une période de l'avenir comme en un seul et même tableau. Le voyant reproduit ces traits effrayants qui se touchent dans la vision: alors il semble à ceux qui lisent la prophétie que tous ces fléaux vont tomber en un seul temps de la durée et sur un seul point de l'espace. Mais dans la pensée divine ils devront être étendus sur plusieurs peuples. Quand arriveront les événements, on ne verra pas l'accomplissement de la prophétie si on ne refait

pas en entier le tableau contemplé par le prophète. Il faudra donc rapprocher les différents traits de la vision, et faire attention pour ainsi dire à la perspective, aux plans divers de lieux et d'années qu'ils ne s'est point attaché à déterminer.

Ainsi doivent être entendues et expliquées toutes les prophéties qui regardent une période en général: non-seulement celles qui annoncent une époque de châtements, mais celles aussi qui prédisent des jours de triomphe et de paix. Il faut tenir compte des intervalles de temps et de lieux, des mélanges de bien et de mal que le Seigneur voudra mettre entre les événements douloureux ou consolants.

LETTRE XIII.

L'ÉGLISE ET ROME, PENDANT CE TEMPS.

77. "Toute l'Église dans tout l'univers sera persécutée d'une manière lamentable et douloureuse; elle sera dépouillée et privée de tous ses biens temporels, et il n'y aura si grand personnage dans toute l'Église qui ne se trouve heureux d'avoir la vie sauve. Car toutes les églises et les monastères seront souillés et profanés, et tout culte public cessera à cause de la crainte et de l'emportement de la rage la plus furieuse... Les Religieuses, quittant leurs monastères, fuiront çà et là, flétries et outragées. Les pasteurs de l'Église... chassés et dépouillés de leurs dignités et prélatures, seront cruellement maltraités... et, pendant un court espace de temps, l'ordre entier du clergé restera dans l'humiliation... Car toute la malice des hommes retournera contre l'Église universelle; et, par le fait, elle sera sans défenseur pendant vingt-cinq mois et, plus, parce que, pendant ce temps, il n'y aura ni Pape, ni empereur à Rome ni régent en France." (Proph. de Jean de Vatiguerro.)

78. "Le cinquième âge est un âge d'affliction, de désolation, d'humiliation et de pauvreté pour l'Église..... (qui) se verra accablée et appauvrie par les impositions et les exactions des princes catholiques..... Elle est humiliée et avilie parce qu'elle est blasphémée par les hérétiques et les mauvais chrétiens; ses ministres sont méprisés, et il n'y a plus pour eux ni honneur ni respect." (Tome I^{er}, p. 156 et 157: Proph. du V. Holzhauser.)

79. "Persécutions populaires contre les prêtres, partout, même en France. Le peuple exaspéré contre eux en fera un massacre effroyable. Les habitants des campagnes leur témoigneront une haine furieuse. Les prêtres deviendront fort rares." [Proph. Allemandes.]

80. "Les méchants auront bien l'intention de ruiner l'Église; mais ils n'en auront pas le temps." [Proph. du Père Necktou.]

81. "Les méchants voulaient exterminer tous les ministres de la religion de Jésus-Christ et tous les amis de la légitimité. Ils en avaient fait périr un grand nombre." [Proph. d'une ancienne Religieuse Trappistine.]

82. "Il y aura de grandes persécutions contre l'Église dans le monde entier et surtout en Italie. Les Ordres religieux et beaucoup de catholiques fervents seront dépouillés de leurs biens: des nobles seront jetés dans les cachots. On commencera, comme d'habitude, par les Jésuites. Les dignités ecclésiastiques seront bafouées et avilées; quelques évêques, peut-être hors de l'Italie, abandonneront la foi; mais le plus grand nombre resteront fidèles et souffriront beaucoup pour l'Église." Rose Colombe se sert du mot "crucifiement" pour exprimer

mer les douleurs de Pie IX. " Pendant cette persécution il y aura beaucoup de martyrs; les prêtres et les religieux seront pris comme point de mire; mais les méchants seront vaincus. " [Proph. de Sœur Rose Colombe.]

83. " Malheur aux riches ! Malheur aux prêtres ! Qu'on fuie, qu'on se cache ! " [Proph. de Grenoble.]

84. " Les prêtres et les religieuses de Blois en seront quittes pour la peur. " [Proph. de Blois.]

85. " Or, l'affliction viendra sur la terre, dit Jésus-Christ; l'oppression règnera dans la cité que j'aime et où j'ai laissé mon cœur; elle sera dans la tristesse et la désolation, environnée d'ennemis de toutes parts, comme un oiseau pris dans le filet. *Cette cité paraîtra succomber pendant trois ans et un peu de temps encore après.* " (Proph. de Marie Lataste)

86. " Que le Vicaire de mon Fils [dit la Sainte-Vierge] ne sorte plus de Rome après l'année 1859; mais qu'il soit ferme et généreux; qu'il combatte avec les armes de la foi et de l'amour: je serai avec lui..... Le Vicaire de mon Fils aura beaucoup à souffrir, parce que pour un temps l'Église sera livrée à de grandes persécutions; ce sera le temps des ténèbres. L'Église aura une crise affreuse.... En Italie les églises seront profanées; les prêtres, les religieuses seront chassés; on les fera mourir, et mourir d'une mort cruelle; plusieurs abandonneront la foi. Le nombre des prêtres et des religieuses qui se sépareront de la vraie religion sera grand; parmi ces personnes il se trouvera même plusieurs évêques. Le Saint-Père souffrira beaucoup; je serai avec lui jusqu'à la fin pour recevoir son sacrifice; les méchants attenteront plusieurs fois à sa vie [politique]. " [Secret de Mélanie, lettre à l'abbé F. Bliard.]

— " Le Pape prisonnier... plusieurs religieux, évêques, cardinaux, martyrs; persécution religieuse, un schisme, tempête violente, mais courte. [Résumé des secrets de Mélanie donné par M. de L. Proph. de la Salette.]

87. " Le chef suprême de l'Église *changera de résidence*, et ce sera un bonheur pour lui, ainsi que pour ses frères qui seront avec lui, s'ils peuvent trouver un lieu de refuge où chacun puisse avec les siens manger seulement le pain de la douleur dans cette vallée de larmes. " [Proph. de J. de Vati-guerro.]

88. " Rome perdra le sceptre par suite de l'obsession des pseudo-philosophes. *Le pape sera emmené en captivité* par les siens, et l'Église de Dieu subira le joug révolutionnaire; de plus, elle sera spoliée dans ses biens temporels. Après peu de temps, le pape s'éteindra [*Post breve tempus papa deficiet*]. " [Proph. Augustinienne.]

89. " Grâce, grâce, Seigneur, pour Sion [Rome]. Mais vous êtes sourd à nos voix, et la montagne de Sion s'écroule avec fracas. La croix du Christ ne domine plus qu'un monceau de ruines, et voici que le roi de Sion a cette croix et son sceptre et sa triple couronne, et secouant sur les ruines la poussière de ses souliers, *se hâte de fuir vers d'autres rives.* " [Proph. de Prémol.]

90. " Ce n'est pas encore tout, Seigneur: votre Église est déchirée par ses propres enfants. Les fils de Sion se partagent en deux corps: *l'un fidèle au pontife fugitif, et l'autre qui dispose du gouvernement de Sion*, respectant le sceptre, mais brisant les couronnes, *qui place la tiare sur une tête ardente*, qui tente des réformes que le parti opposé repousse; et la confusion est dans le sanctuaire, et voici que l'arche sainte disparaît; mais mon esprit et mes yeux s'obscurcissent à la vue de l'effroyable cata-clysmes. " [Proph. de Prémol.]

91. " La révolution ira jusqu'à attenter aux jours de Pie IX; mais au moment où l'assassin se précipitera sur le Souverain Pontife, une personne de sa suite s'interposera entre lui et l'assassin pour recevoir le coup; mais Pie IX n'en sera pas moins légèrement blessé, et ce sera au moment même du crime que les choses changeront de face par une intervention visible du Seigneur. " [Proph. d'une Religieuse d'Autriche.]

92. " Ma Mère descendra dans la cité [Rome]. Elle prendra les mains du vieillard assis sur un trône et lui dira: Voici l'heure, lève-toi. Regarde tes ennemis: je les fais disparaître les uns après les autres, et ils disparaîtront pour toujours. " [Proph. de Marie Lataste.]

93. " Avant que toutes ces choses arrivent [le châtement des impies et le triomphe de l'Église], le mal aura fait de tel progrès dans le monde qu'il semblera que les démons soient sortis de l'enfer, tant sera grande la persécution des méchants contre les justes qui auront à souffrir un véritable martyre. " [Déposition au procès de Béatification sous la foi du serment de la Sœur Marie-Marguerite Laudi, Religieuse de Saint-Philippe, pénitente du Vénérable Père, âgée aujourd'hui de 82 ans: [Proph. du Vénérable Père Bernard Marie Clauti.]

94. " Anna-Maria a souvent annoncé cette grande persécution et ces troubles de l'Église; et quand elle demandait à Dieu quels seraient ceux qui résisteraient à cette terrible épreuve, il lui fut répondu: " Ceux auxquels j'accorderai l'esprit d'humilité. " Elle a prédit aussi que:

" Sur la fin de son règne, Pie IX aurait le don des miracles et rentrerait dans la possession intégrale de tout le patrimoine de Saint-Pierre; que son pontificat durerait vingt-sept ans et environ six mois; que ceux de ses ennemis qui sont le plus acharnés contre le pouvoir temporel du Saint-Siège mourraient avant lui et ne verraient point ce glorieux triomphe. " [Proph. de la vén. Anna-Maria Taigi.]

* *

Cette haine contre l'Église et le clergé, prédite il y a plusieurs siècles, n'est que trop évidente aujourd'hui. La haine populaire, ou au moins la défiance, se montre de tous côtés contre les ecclésiastiques. Elle n'a pourtant aucune raison d'être. Il n'est pas d'époque, je crois, dans l'histoire, où le clergé, à cause de son origine, de sa pauvreté, de son esprit de conciliation et de patience, de sa vie de dévouement et de sacrifices, ait offert si peu de prise à ces sentiments. Et néanmoins c'est le temps où il est le plus calomnié et le plus haï. Les desseins des sociétés secrètes sont connus.

Quand Jean de Vati-guerro collationnait ses prophéties, on ne pouvait guère humainement se douter de l'état dans lequel nous voyons aujourd'hui le Souverain Pontife, les prélats et le clergé d'Italie et d'Espagne; où nous verrons bientôt le clergé de France.

— D'après plusieurs prophéties, le Saint-Père sortirait une seconde fois de Rome et subirait un second exil. Ce serait bien la croix de la croix et croix sur croix. Les mêmes ennemis qui lui ont imposé la croix de l'exil, en 1848, l'obligeraient de porter cette croix nouvelle, amenée, comme la première, par la croix de Savoie. Le Pape paraît décidé à rester à Rome, dit-on. Mais pourra-t-il bien se maintenir longtemps dans une situation pareille? Au point de vue moral ou physique — l'un et l'autre peut-être en même temps — elle peut devenir telle que, comme dit la prophétie de Prémol,

il soit forcé de sortir, et, "secouant la poussière de ses souliers, de se hâter de fuir vers d'autres rivages" ou selon les prédictions Augustiniennes, qu'il soit comme emmené en captivité par les siens, qui pour sauver sa vie l'obligeront de s'enfuir. Ce dernier texte serait probablement mieux appliqué à la captivité actuelle du pape, et se trouverait accompli.

Que sera cet écroulement de la montagne de Sion, que sera ce monceau de ruines ? Doit-on l'entendre dans le sens figuré ou dans le sens littéral ? Les projets de la Révolution sur le Vatican ne sont pas ignorés, et les essais des communces sont dans toutes les mémoires. Puissent les prières des justes écarter de telles calamités !

— La prophétie de Prémol [n° 90] annonce un anti-pape et une tentative de schisme, après le départ de Pie IX. La prophétie Emilienne [n° 133], celle de Téolosphore [n° 134], celle du Roi des lys [n° 128], celle de saint Thomas [n° 129] le supposent. La révolution gouvernementale d'Italie, peut bien rêver ce moyen de rassurer les terreurs de Victor-Emmanuel.

M. Torné, d'après Nostradamus, prédit que "Pie IX sera véritablement crucifié; que les villes d'Italie se réuniront pour élever la croix du Pape; qu'en mourant Pie IX éprouvera la soif du crucifié; dix envoyés des sociétés secrètes exécuteront ce crime; par sa trop grande confiance, en restant à Rome, Pie IX aura facilité les desseins de ses ennemis. Cet exécutable forfait se commettrait en même temps que l'arrivée d'Henri V en France: le retour de ce prince consolera Pie IX en lui faisant espérer le triomphe de l'Église mais précipitera sa perte personnelle."

M. Torné s'appuie sur l'épigraphe: Crux de Cruce, prétendant qu'il ne s'agit pas là de croix morales; que cette interprétation "des croix morales qui lui viendront de la croix de Savoie est trop alambiquée"; que Pie IX s'attend depuis longtemps à ce genre de mort. [Voir Lettres du grand Prophète, p. 33-171-170, et Portraits prophétiques, p. 26.]

Est-ce que M. Torné prendrait un premier et un second exil et le dépouillement de tout pouvoir temporel, pour des croix purement morales? — "Le Saint-Père m'a dit, écrit un Evêque d'Orient à Mgr l'Evêque d'Angoulême; "Le monde est plongé dans le mal, il ne peut pas continuer comme cela: une main humaine est impuissante à le sauver, il faut que la main de Dieu se manifeste visiblement; et je dis [et il dit ceci d'un ton inspiré], nous verrons cette main divine avec les yeux de notre corps [et en disant ces paroles il mit les deux index sur ses augustes yeux]. — [Semaine Religieuse d'Angoulême, 4 décembre 1870].

D'autre part Marie Lataste, la sainte Religieuse du Sacré-Cœur, nous rapporte les paroles de la Sainte-Vierge à Pie IX [nos 83 et 111]: "Voici l'heure, lève-toi; regarde tes ennemis, je les fais disparaître les uns après les autres, et ils disparaissent pour toujours. Je veux te rendre gloire sur la terre et au ciel... Tu vivras..... Vieillard, je te bénis."

Si Pie IX doit voir de ses yeux "la main divine" châtiant les méchants, s'il doit voir ses ennemis "disparaître les uns après les autres et pour toujours", comment pourrait-il être crucifié par eux?

Et la sainte Vierge qui assure au vieillard qu'il vivra! Parole prophétique assurément quand elle a été répétée par l'humble Religieuse en 1842, et encore plus d'une certaine façon quand elle a été imprimée en 1863, à l'époque où toutes les espérances du parti révolutionnaire reposaient sur la

mort prochaine du Pape: il avait alors 73 ans. Et le vieillard a vécu; il a régné les années et les jours de saint Pierre; il vit encore, à la grande rage de ses ennemis, et il vivra, et il les enterrera. C'est ce que nous affirme aussi la V. Anna-Maria.

En outre, la prophétie Augustinienne nous dit [n° 38] que le Pape sera emmené en captivité par les siens, et que peu après il s'éteindra. Or cette expression veut dire, en toutes les langues, que Pie IX mourra paisiblement de vieillesse, hors de Rome sans doute.

Je crois que la prophétie Augustinienne, celles de Marie Lataste et d'Anna-Maria et les paroles de Pie IX ont plus de poids que les énigmes de Nostradamus plus ou moins bien déchiffrées par M. Torné.

— La V. Anna-Maria Taïgi a prédit que Pie IX régnerait 27 ans et environ 6 mois: qu'il mourrait par conséquent dans la 28^e année de son règne.

Un très-curieux calcul cabalistique donne le même résultat. Prenez: 1° la signature du Saint-Père: Pius Papa nonus [Pie IX Pape], et 2° son épithète de la prophétie de saint Malachie: Crux de Cruce. Faites-vous un alphabet latin puisque vous devez opérer sur des mots latins; numérotez-le: il n'a que 23 lettres, comme vous savez, puisque l'i et le j ne font qu'une lettre, ainsi que l'u et le v. Ceci n'a pas besoin de preuves: rappelez-vous nos vieux auteurs et nos vieux dictionnaires latins. Faites l'opération sur 1°: Pius vous donne: 62; Papa: 32; nonus: 78. Additionnez cabalistiquement: 6+2+3+2+7+8 = 28. Faites de même pour 2°: Crux donne: 61; de: 9; cruce: 48. Additionnez cabalistiquement: 6+1+9+4+8 = 28. Un cabaliste juif conclurait en plus Pius Papa nonus est bien le personnage prédit par Crux de Cruce puisque ces deux expressions ont le même nombre.

Remarquez encore, si vous voulez, le calcul qui se présente de lui-même à l'esprit quand on s'arrête un peu à examiner les chiffres de Crux de Cruce: 61 9 et 48 —; 61+9 = 70; traduisez: la seconde Croix [Crux] mise sur les épaules de Pie IX en 1870: captivité dans le Vatican, dépouillement de la puissance temporelle, vient de et est la même que la première [Cruce] en 1848: captivité dans le palais du Quirinal et dépouillement de la puissance temporelle. Si le Saint-Père prend une seconde fois le chemin de l'exil, la parité sera parfaite. C'est curieux; mais c'est toute la conclusion qu'on en peut tirer.

— Ce chiffre du règne de Pie IX donné par Anna-Maria correspond parfaitement avec la date donnée par Marie Lataste. Rome doit être dans la tristesse et la désolation, environnée d'ennemis de toutes parts, comme un oiseau pris dans un filet, pendant trois ans et un peu après. Or ces trois ans ont commencé en septembre 1870, 3 ans plus tard en nous mènent en septembre 1873, et un peu après, 1874. A cette époque la sainte Vierge fait disparaître les ennemis du saint Pontife. Pie IX doit régner 28 ans. Or son règne, commencé le 16 juin 1846, finirait vers le 16 juin 1874. Ainsi après peu de temps, quelques mois après avoir vu disparaître tous ses ennemis (non-seulement ceux d'Italie, mais encore ceux de France, car le Seigneur frappera aussi la France en Septembre: "avant les vendanges arriveront les malheurs"), Notre Très-Saint-Père le Pape Pie IX s'éteindra, et la sainte Vierge lui rendra gloire au ciel. Il aura vu la main divine, et tout le patrimoine de saint Pierre remis sous son autorité, mais non pas "la ville de Rome redevenue tranquille et florissante". Ce sera son succes-

seur, ramené par Henri V, d'après plusieurs prophéties, qui " verra le Saint-Siège restauré dans tous ses droits ".

— Vous assignez des dates, dira quelqu'un, des dates d'années et de mois, à vos prophéties ! Vous êtes imprudent. Et si 1874 passe sans que les prédictions se réalisent, que deviendra leur autorité ?

Elle restera la même. Nous verrons et nous dirons tout simplement que nous nous sommes trompés dans nos calculs et nos rapprochements, de textes et de dates, et ce sera tout. Nous attendrons patiemment, et nous ferons de nouveaux rapprochements, de nouveaux calculs qui seront peut-être plus exacts. Cependant nous avouons que nous serions surpris : car la concordance des dates et des textes prophétiques nous paraît donner un résultat lumineux.

Voyez la lettre XV. Croyez-vous que les Juifs, avant Jésus-Christ, ne se soient jamais trompés dans les supputations qu'ils ont faites sur les dates prophétiques contenues dans les saintes Ecritures ?

Les prédictions sacrées n'en sont pas devenues fausses pour cela ; elles se sont accomplies dans tous les événements qu'elles annonçaient et à des dates qui ont été trouvées très-justes. Il n'y avait de faux que les calculs des docteurs.

— Selon Nostradamus, une comète apparaîtra vers le septentrion, non loin du Cancer, et la nuit où Pie IX mourra (?). — Rien n'empêche que l'astrologue ne prédise juste en ce point " de la comète " : c'est affaire d'astronomie.

— M. Torné se glorifie très-fort d'avoir annoncé depuis 13 ans que Pie IX survivrait à Victor-Emmanuel. " C'est ce qui fera regarder avec admiration la prophétie (de Nostradamus) si longtemps méconnue, et que le nom du traducteur brillera du plus vif éclat ". Voilà près de 40 ans qu'Anna-Maria Taïgi, près de 30 que Marie Lataste ont annoncé cela, et plus que tout cela. Voilà de longues années que nous savons, que Rome et toute l'Italie et le monde entier savent, que Pie IX survivra à tous ses ennemis, et nous n'avons pas besoin de Nostradamus.

LETTRE XIV.

L'EUROPE PENDANT CE TEMPS.

95. " Ce bouleversement sera général et non pour la France seulement. " (Proph. du Père Necktou.)

96. " Il me fut dit ; " Il viendra ce temps, et il n'est pas éloigné, où toutes les puissances reconnaîtront l'autorité du Saint-Siège et que je suis le Seigneur. Or quand elles seront presque bouleversées, ce sera alors qu'elles se sentiront disposées à reconnaître les prodiges qui sont sur le point de s'opérer ". (Proph. d'une religieuse de *.)

97. " Il y aura une perturbation générale dans toute l'Europe, des dévastations, meurtres et incendies. " (Proph. allemandes.)

98. " Quels sont ces bruits de guerre et d'épouvante qu'apporte les quatre vents ? Ah ! le dragon (la Révolution) s'est jeté sur tous les États et y porte la plus effroyable confusion. Les hommes et les peuples sont levés les uns contre les autres. Guerre, guerres civiles, guerres étrangères ! Quels chocs effroyables ! " (Proph. de Prémol.)

99. " La vengeance divine s'appesantira généralement et spécialement sur tous les hommes. Elle sera évidente et manifeste... L'Arménie et la Phrygie (Turquie actuelle), la Dacie (Autriche) et la Norvège seront cruellement subjuguées par leurs ennemis : elles seront pillées et dévastées d'une manière cruelle et irréparable. Les royaumes de Chypre

(Turquie), de Sardaigne (Italie), d'Arles (Est et Sud-Est de la France) seront affreusement dévastés, pillés et presque détruits... Entre les Aragonais et les Espagnols il y aura des troubles et une grande division, et ils se feront mutuellement la guerre. " (Proph. de Jean de Vatiguerro.)

100. " Vers le milieu du 19^e siècle éclateront de tous côtés des séditions, principalement dans le royaume de France, en Suisse et en Italie. Surgiront des républiques ; des rois disparaîtront ; des personnages ecclésiastiques et des religieux quitteront leurs demeures. " (Proph. Augustinienne.)

101. " De grandes guerres et de grands malheurs auront lieu dans toute l'Europe et surtout en Italie au point que l'on verra marcher peuple contre peuple pour s'exterminer l'un l'autre. La Révolution s'étendra à toute l'Europe. Les Russes et les Prussiens viendront attaquer l'Italie et l'envahiront. Les Russes logeront leurs chevaux dans l'Église du couvent de Sainte-Catherine de Taggia. L'Italie sera couverte de ruines. Le règne de Victor-Emmanuel en Italie, " règne à la façon d'enfants ", se terminera par son renversement et sa fin tragique. Une démocratie farouche arrivera quelque temps au pouvoir. " (Proph. de Rose Colombe.)

102. " Pauvre Italie, tu es bien coupable ! Aussi un jour viendra où les chiens se désaltéreront dans ton sang. " (Lettre de Mélanie à sa Mère, 15 juillet 1871.)

" L'Italie sera punie de son ambition en voulant secouer le joug du Seigneur des Seigneurs : aussi sera-t-elle livrée à la guerre ; le sang coulera de tous côtés. "

" La France, l'Italie, l'Espagne et l'Angleterre seront en guerre ; le sang coulera dans les rues : le Français se battra avec le Français, l'Italien avec l'Italien ; puis il y aura une guerre générale qui sera épouvantable. Pour un temps Dieu ne se souviendra plus de la France, ni de l'Italie — deux ans, un an — parce que l'Évangile de Jésus-Christ n'est plus connu. " (Secret de Mélanie, lettre à M. l'abbé F. Bliard.)

— " Conflagration générale, guerre civile en Italie et en Allemagne. " (Résumé du secret de Mélanie, donné par Mlle de L. : Proph. de la Salette.)

103. " En ce temps-là malheur à l'Italie ! trois armées fondront sur elle : l'une venant de l'Orient, l'autre du Nord, l'autre de l'Occident. Il y aura une telle effusion de sang que l'Italie n'en aura jamais vu de pareille depuis le commencement du monde. " (Proph. Emilienne. (Voir le n^o 133.)

104. " Anna-Maria Taïgi annonce de grands massacres autour de Rome. Les cadavres des hommes tués aux environs de Rome, disait-elle, seront aussi nombreux que les poissons charriés dans cette ville par un débordement du Tibre. " (Proph. d'Anna-Maria Taïgi.)

105. " Je vis les vainqueurs de Jérusalem (Rome) remplacer l'arche (le gouvernement du Saint-Siège) par le Veau d'or (la Révolution italienne, 1848), et ils se prosternèrent à ses pieds et ils l'adoraient. Son ventre seul était d'or (le royaume d'Italie), et le reste était de chair, et le ventre était son bouclier, et des traits étaient lancés contre lui, mais ne pouvaient l'atteindre. Et l'Esprit me dit : Toute sa chair périra, et non-seulement sa chair, mais encore son ventre : car le temps approche que son ventre s'affaissera dans la pourriture de sa chair ; et ce signe sera le commencement de la fin (du triomphe des méchants)... Cependant une autre grande corne sortait rapidement du front du veau d'or... et le veau d'or secouait la tête comme pour s'assurer de sa nouvelle défense et il se croyait puissant et fort..... Et un tremblement de terre

secoua Jérusalem (Rome) jusque dans ses fondements et renversa l'idole que ses adorateurs abandonnèrent en lui criant *Racca!* " (Proph. de Prémol.)

106. " Vers la fin du 19^e siècle, la guerre, la famine, la peste, les fraudes ruineront les royaumes de Saturne (l'Italie), et les anciennes dynasties en seront chassées. On y verra un pontife possédant bien les clefs du ciel, mais ne gouvernant plus de principautés terrestres. Chose affreuse ! c'est alors que le bœuf rouge engendra l'hydre. Dieu laissera marcher l'incendie, il n'apaisera point sa colère jusqu'à ce que tous les maux aient frappé les nations de l'Ansonie. Cet état de choses durera environ un lustre. " (Proph. Placentienne.)

107. " Quand vous verrez le premier bœuf mugir, commencera le chancellement de l'Église (Claudication). Sous Charles-Albert, la conspiration contre l'Église fut plus accensuée. Quand vous verrez l'aigle avec le serpent (Napoléon III avec la Révolution), commencera la persécution. Quand vous entendrez le second bœuf mugir (Victor-Emmanuel), alors très-grande sera la tribulation de l'Église. " (Proph. Emilienne.)

108. " Quand Rome commencera à entendre les mugissements de la vache grasse, l'Italie sera en proie à la guerre et aux dissensions... Malheur à toi, terre de Pise ! Le veau secoue sa corne naissante d'un air menaçant..... O Alpha et Oméga ! La vache grasse est unie à la couleuvre. Un roi monstrueux s'assiéra sur un trône mobile ; ce monarque échappera à grand-peine à une mort très-rapprochée. " (Proph. de saint Thomas.)

109. " L'Angleterre éprouvera à son tour une révolution plus affreuse que la première révolution française, et cette révolution durera assez longtemps pour donner à la France le temps de se rasseoir ; et ce sera la France qui aidera l'Angleterre à rentrer dans la paix. " (Proph. du Père Necktou.)

110. " Et toi, superbe Tyr (l'Angleterre), qui échappes encore à l'orage, ne te réjouis pas dans ton orgueil. L'éruption du volcan qui brûle tes en-

traïlles approche, et tu tomberas plus avant que nous dans le gouffre. " (Proph. de Prémol.)

*
*

Quand et à quelle occasion les Prussiens et les Russes descendraient-ils en Italie (n^o 101) ? Est-ce avant la venue d'Henri V ? Est-ce après pour soutenir l'Italie révolutionnaire contre la France monarchique ?... Le passage de ces troupes se fera probablement par la Suisse. Ce sera peut-être le début de cette grande guerre commencée dans le Sud (et des autres indiquées aux n^{os} 99, 102, 103, 104, 127, 128, 129), et qui se terminera dans la Westphalie (n^o 158.)

— Les prophéties des n^{os} 105, 106, 107 et 108, pour désigner les persécuteurs de l'Église en Italie, emploient une figure (le veau, la vache, le bœuf) qui rappelle les versets suivants des Psaumes :

" Circumdederunt me vituli multi ; tauri pingues obsederunt me. Aperuerunt super me os suum, sicut leo rapiens et rugiens. " (Ps. 21, v. 13 et 14.)

" Increpi feras arundinis, congregatio taurorum in vaccis populorum, ut excludant eos qui probati sunt argento. " (Ps. 67, v. 31.)

" J'ai été environné par un grand nombre de veaux et assiégé par des taureaux gras. Ils ouvraient leur bouche pour me dévorer, comme un lion ravissant et rugissant.

" Réprimez (Seigneur) ces bêtes sauvages qui habitent dans les roseaux : c'est une assemblée de peuples semblables à un troupeau de taureaux et de vaches en fureur, qui a conspiré de chasser ceux qui ont été éprouvés comme l'argent. " (Traduct. de Le Maître de Sacy.)

— Nostradamus prédit, selon M. le curé de Saint-Denis, que, après l'assassinat de Victor-Emmanuel, la Révolution, à peine maîtresse de Rome, partagera l'Italie en deux États révolutionnaires. (Lettres du grand prophète, p. 174.)

Il est très-vraisemblable que les révolutionnaires vainqueurs se diviseront entre eux.

L'ESPRIT.

Qu'est-ce qu'*esprit* ? Raison assaisonnée.

Par ce mot seul la dispute est bornée ;

Qui dit *esprit*, dit sel de la raison.

Donc sur deux points roule mon oraison.

Raison, sans sel, est fade nourriture ;

Sel, sans raison, n'est solide pâture ;

De tous les deux se forme *esprit* parfait,

De l'un sans l'autre, un monstre contrefait.

J.-B. ROUSSEAU (*Ep. 2, Liv. I*)

Les hommes d'une imagination forte parlent avec une autorité despotique ; les ignorans et les faibles écoutent avec une admiration servile ; les bons *esprits* examinent.

VOLTAIRE.

Il n'en est pas de *l'esprit* comme d'un vase : il ne faut pas le remplir jusqu'au bord.

LA ROCHEFOUCAULD.

L'esprit qu'on veut avoir gâte celui qu'on a.

GRESSET (*le Méchant*).

L'esprit n'a pas été donné à l'homme pour son seul usage, mais afin qu'il le communiquât aux autres. *L'es-*

prit d'un homme qui se concentre au-dedans de lui-même, est comme une bonne épée qu'on ne tire jamais du fourreau.

Cependant, faire parade de beaucoup d'*esprit* vis-à-vis de gens qui en ont peu, c'est manquer de politesse, parce que leur amour propre est trop sensiblement mortifié.

Le bon *esprit* consiste à faire valoir celui des autres.

LA BRUYÈRE.

Il est encore plus facile de juger de *l'esprit* d'un homme par ses questions que par ses réponses.

DE LÉVIS.

De l'Usage de l'Esprit.

L'esprit est peu de chose, son usage est tout. *L'esprit* n'est pas le don de la nature qui produit le plus d'avances, car son vaste domaine est semé d'écueils. Avec de *l'esprit*, on est aisément bavard, pédant, systématique, caustique, tranchant, et fort souvent ennuyeux ; sans *esprit* on ne risque que d'être nul. Un homme véritablement aimable a deux sortes d'*esprit* : l'un est celui qu'il prodigue, c'est sa monnaie courante ; l'autre est son tré-

sor, où il ne puise que selon l'occasion, pour aider à la dépense du premier. S'il les livre indifféremment tous deux, il est ruiné sans ressource. Le monde est rempli de ces gens dont on est ravi le premier jour qu'on les entend, et que sur l'étiquette on voudrait choisir pour la société de toute sa vie. Ce ne sont que saillies, citations, à-propos, contes piquans ; ces gens-là ressemblent aux chevaux de course, qui le lendemain ne peuvent plus marcher ; la seconde fois qu'on les rencontre, le charme est détruit. Mêmes histoires, même entretien, mêmes tournures de phrases, même genre d'amuser : le terrain a été fouillé jusqu'à fond dès la première fois, on n'y trouve plus rien, et cet *esprit* passé à l'alambic n'est plus que la mémoire bien ajustée, qui, distribuée sagement en plusieurs séances, n'aurait point ébloui, mais aurait conservé un agrément doux et attrayant.

Le véritable *esprit* est l'étude des nuances mise en pratique : il faut donc qu'une moitié de l'*esprit* serve à mettre l'autre en circulation, et à l'appliquer aux circonstances. Avec de l'*esprit*, et toujours de l'*esprit*, on étonne et on ne captive pas : savoir quelquefois oublier son *esprit* est la plus grande perfection de son usage. Il faudrait se servir de l'*esprit*, comme le bon cuisinier qui emploie la même substance, en la présentant sous mille formes différentes : celui qui, en fait d'*esprit*, a la même dose, la même couleur, la même manière avec chaque personne, n'en subjuguera aucune et les lassera toutes. Le prodigier est d'un fou, s'en parer est d'un fat, le cacher est d'un homme subtil, le diriger est d'un homme aimable.

Le bel-esprit.

C'est un feu qui brille sans consumer, c'est une lumière qui éclate pendant quelques momens, et qui s'éteint d'elle-même par le défaut de nourriture ; c'est une superficie agréable, mais sans profondeur et sans solidité ; c'est une imagination vive, ennemie de la sûreté du jugement ; une conception prompte, qui rougit d'attendre le conseil salutaire de la réflexion ; une facilité de parler qui saisit avidement les premières pensées, et qui ne permet jamais aux secondes de leur donner leur perfection et leur maturité.

Que cette conduite est éloignée de celle de ces grands hommes dont le nom fameux semble être devenu le nom de l'éloquence même !

Ils savaient que le meilleur *esprit* a besoin d'être formé par un travail persévérant et par une culture assidue ; que les grands talens deviennent aisément de grands défauts, lorsqu'ils sont livrés et abandonnés à eux-mêmes, et que tout ce que le ciel a fait naître de plus excellent dégénère bientôt, si l'éducation, comme une seconde mère, ne conserve l'ouvrage que la nature lui confie aussitôt qu'elle l'a produit.

D'AGUESSEAU (*Décadence du Barreau*)

Tant qu'on admire un *bel esprit*,
Avec plaisir il s'humilie :
Moquez-vous de ce qu'il écrit,
Vous connaîtrez sa modestie.

PIRON (*L'Enrôlement à Arlequin*).

Des esprits forts.

Si c'est le grand et le sublime de la religion qui éblouit ou qui confond les *esprits forts*, si c'est au contraire ce qu'il y a d'humble et de simple qui les rebute, ils sont à la vérité des *esprits forts*, et plus forts que tant de grands hommes si éclairés, si élevés, et néanmoins si fidèles.

LA BRUYÈRE.

Le fier Athée en vain se pique
Du pompeux titre d'*esprit fort* ;
Un raisonnement sophistique
De sa raison est tout l'effort.

Etrange effet de sa manie !
De l'universelle harmonie
Il dement l'éloquente voix ;
Mais quand le trépas le menace,
La terreur succède à l'audace
Dont il faisait gloire autrefois.

POTIN (*Ode sur les Egaremens de l'homme*).

Des esprits dissipés.

Les *esprits dissipés* et qui ont beaucoup de connaissances superficielles, sont semblables à ces rivières dont le lit est fort large, qui occupent beaucoup de pays, et qui offrent une vue agréable, sans être d'aucune utilité ; au lieu que les *esprits* recueillis ressemblent à celles dont le lit est resserré, qui ne paraissent pas tant, mais qui sont profondes et utiles.

FONTENELLE.

L'esprit de parti.

L'*esprit de parti* abaisse les plus grands hommes jusqu'aux petites gens du peuple.

LA BRUYÈRE.

Tout homme de *parti* n'estime d'ordinaire
Que ceux de son état ou de son caractère.

DU RESNEL (*Essai sur la Critique*),

Veut que l'homme aveuglé, fuyant ce qui lui plaît,
Soit l'homme de sa secte, et non pas ce qu'ils est ;
Qui le livre en esclave à l'erreur mensongère,
Et rend faux ou douteux le vrai qu'il exagère ;
Fait sur tout, contre tous, en toute occasion,
Appuyer le tranchant de sa décision ;
Dont la morgue insultante à quiconque l'écoute ;
Interdit la réplique, et s'indigne d'un doute ;
Condamne sans appel un avis différent,
Et de la tolérance apôtre intolérant,
De la société détruisant l'équilibre,
Prétend tout asservir en criant : « Tout est libre. »
Esprit aigre, chagrin, ennemi du repos,
Qui fait que dans le monde, ainsi qu'en un champ clos,
Il faut être sans cesse armé pour se défendre.
Que les plus querelleurs ont le plus à prétendre,
Que ne céder jamais est la suprême loi,
Qu'on se hait à la mort, et sans savoir pourquoi.
O rage des *partis* ! noir *esprit* de cabales !
Ton absurde fureur est aux vertus morales
Ce qu'est le fanatisme à la religion !.....

CHAPANON (*Dialogue de l'esprit de parti*).

De l'esprit médiocre.

Les *esprits médiocres* sont ceux qui, enflés d'un petit savoir, qu'ils prennent pour du génie, à l'aide de quelques bons-mots, quelques anecdotes, que souvent tout le monde sait, s'emparent de la conversation, et brillent un moment aux dépens des ignorans, qui les admirent, ou des gens sensés condamnés à les écouter.

Qui peut se promettre d'éviter dans la société des hommes la rencontre de certains *esprits* vains, légers, familiers, délibérés, qui sont toujours dans une compagnie ceux qui parlent, et qu'il faut que les autres écoutent ? On les entend de l'antichambre, on entre impunément et sans crainte de les interrompre : ils continuent leur récit sans la moindre attention pour ceux qui entrent ou qui sortent, comme pour le rang ou le mérite des personnes qui composent le cercle. Ils font taire celui qui commence à conter une nouvelle, pour la dire de leur façon, qui est la meilleure ; ils la tiennent de *Zamet*, de *Rucceley*, ou de *Conchini*, qu'ils ne connaissent point, à qui ils n'ont jamais parlé, et qu'ils traiteraient de monseigneur s'ils leur parlaient.

Ils s'approchent quelquefois de l'oreille du plus qualifié de l'assemblée, pour le gratifier d'une circonstance que personne ne sait, et dont ils ne veulent pas que les autres soient instruits; ils suppriment quelques noms, pour déguiser l'histoire qu'ils racontent, et pour détourner les applications. Vous les priez, vous les pressez inutilement; il y a des choses qu'ils ne diront pas, il y a des gens qu'ils ne sauraient nommer, leur parole y est engagée, c'est le dernier secret, c'est un mystère, outre que vous leur demandez l'impossible, car sur ce que vous voulez apprendre d'eux, ils ignorent le fait et les personnes.

Arrias a tout lu, a tout vu, il veut le persuader ainsi; c'est un homme universel, et il se donne pour tel: il aime mieux mentir que de se taire ou de paraître ignorer quelque chose. On parle, à table, d'une grande cour du Nord; il prend la parole, et l'ôte à ceux qui allaient dire ce qu'ils en savent: il s'oriente dans cette région lointaine, comme s'il en était originaire; il discourt des mœurs de cette cour, des femmes du pays, de ses lois et de ses coutumes; il récite des historiettes qui y sont arrivées, il les trouve plaisantes, et il en rit jusqu'à éclater. Quelqu'un se hasarde de le contredire, et lui prouve nettement qu'il dit des choses qui ne sont pas vraies. *Arrias* ne se trouble point, prend feu au contraire contre l'interrupteur: Je n'avance, lui dit-il, je ne raconte rien que je ne sache d'original, je l'ai appris de *Sethon*, ambassadeur de France dans cette cour, revenu à Paris depuis quelques jours, que je connais familièrement, que j'ai fort interrogé, qui ne m'a caché aucune circonstance. Il reprenait le fil de sa narration avec plus de confiance qu'il ne l'avait commencée, lorsque l'un des conviés lui dit: C'est *Sethon* à qui vous parlez, lui-même, et qui arrive fraîchement de son ambassade.

Être infatué de soi et s'être fortement persuadé qu'on a beaucoup d'*esprit*, est un accident qui n'arrive guère qu'à celui qui n'en a point ou qui en a peu. Malheur pour lors à qui est exposé à l'entretien d'un tel personnage!

LA BRUYÈRE.

Il est guindé sans cesse; et, dans tous ses propos, On voit qu'il se travaille à dire de bons mots. Depuis que dans la tête il s'est mis d'être habile, Rien ne touche son goût, tant il est difficile: Il veut voir des défauts à tout ce qu'on écrit, Et pense que louer n'est point d'un bel esprit: Que c'est être savant que trouver à redire, Qu'il n'appartient qu'aux sots d'admirer et de rire; Et qu'en n'approuvant rien des ouvrages du tems, Il se met au-dessus de tous les autres gens: Aux conversations même il trouve à reprendre, Ce sont propos trop bas pour y daigner descendre; Et, les deux bras croisés, du haut de son esprit, Il regarde en pitié tout ce que chacun dit

MOLIÈRE (*le Misanthrope*).

S'il conte une nouvelle, c'est moins pour l'apprendre à ceux qui l'écoutent, que pour avoir le mérite de la dire et de la dire bien: elle devient un roman entre ses mains; il fait penser les gens à sa manière, leur met en la bouche ses petites façons de parler, et les fait toujours parler long-tems; il tombe ensuite en des parenthèses qui peuvent passer pour épisodes, mais qui font oublier le gros de l'histoire, et à lui qui vous parle, et à vous qui le supportez: Que serait-ce de vous et de lui, si quelqu'un ne survenait heureusement pour déranger le cercle et faire oublier la narration?

J'entends *Théodecte* de l'antichambre; il grossit sa voix à mesure qu'il s'approche, le voilà entré. Il rit, il crie, il éclate: on bouche ses oreilles, c'est un tonnerre; il n'est pas moins redoutable par les choses qu'il dit, que par le ton dont il parle; il ne s'appaise, et il ne revient de ce grand fracas, que pour bredouiller des vanités et des sottises. Il a si peu d'égard au tems, aux personnes

aux bienséances, que chacun a son fait, sans qu'il ait eu intention de le lui donner; il n'est pas encore assis, qu'il a, à son insu, désoblige toute l'assemblée. A-t-on servi, il se met le premier à table, et dans la première place; les femmes sont à sa droite et à sa gauche; il mange, il boit, il conte, il plaisante; il interrompt tout-à-la-fois; il n'a nul discernement des personnes, ni du maître; ni des conviés; il abuse de la folle déférence qu'on a pour lui. Est-ce lui, est-ce *Eutideme* qui donne le repas? Il rappelle à soi toute l'autorité de la table; et il y a un moindre inconvénient à la lui laisser entière, qu'à la lui disputer.

LA BRUYÈRE.

J'ai rencontré souvent de ces gens à bons mots, De ces hommes charmans qui n'étaient que des sots, Malgré tous les efforts de leur petite envie, Une froide épigramme, une bouffonnerie, A ce qui vaut mieux qu'eux n'ôtera jamais rien; Et, malgré ces plaisans, le bien est toujours bien.

GRESSET (*le Méchant*).

Esprit de contradiction.

Il est certains *esprits* qu'il faut prendre de biais, Et que, heurtant de front, vous ne gagnez jamais.

REGNARD (*le Légataire*).

Conformez-vous toujours aux sentimens des autres; Cédez modestement, si l'on combat les vôtres.

(*Maximes de la Sagesse*).

Des petits esprits.

Les *petits esprits* sont comme les bouteilles à goulot étroit, qui font d'autant plus de bruit lorsqu'on les vide, qu'elles contiennent moins de liqueur.

CHAMPFORT.

Comme c'est le caractère des grands *esprits* de faire entendre en peu de paroles beaucoup de choses, les *esprits*, au contraire, ont le don de beaucoup parler et de ne rien dire.

LAROCHEFOUCAULD.

Les *petits esprits* triomphent des fautes des grands génies, comme les hiboux se réjouissent d'une éclipse de soleil.

Conclusion.

Cet *esprit*, ô mortels! qui vous rend si jaloux, N'est qu'un feu qui s'allume et s'éteint avec vous. Quand, par d'affreux sillons, l'implacable vieillesse A sur un front hideux imprimé la tristesse, Que, dans un corps courbé sous un amas de jours, Le sang, comme à regret, semble achever son cours; Lorsqu'en des yeux couverts d'un lugubre nuage, Il n'entre des objets qu'une infidèle image; Qu'en débris chaque jour le corps tombe et périt, En ruines aussi je vois tomber l'*esprit*. L'ame mourante alors, flambeau sans nourriture, Jette, par intervalle, une lueur obscure. Triste destin de l'homme! il arrive au tombeau, Plus faible, plus enfant qu'il ne l'est au berceau. La mort d'un coup fatal frappe enfin l'édifice: Dans un dernier soupir achevant son supplice, Lorsque, vide de sang, le cœur reste glacé, Son ame s'évapore, et tout l'homme est passé.

RACINE fils (*Poème de la Religion*).

ESPRIT HUMAIN (*prodiges de l'*

Du Printemps rajeuni les graces verdoyantes, Sur le front de l'Été les gerbes ondoyantes; L'Automne par Bacchus diapré de rubis; L'agneau contre l'hiver nous prêtant ses habits; Ces biens, d'autres encor réservés pour notre âge, De l'homme observateur ne sont-ils pas l'ouvrage?

ROUCHER (*les mois, chant VII*).

Tirer d'un ver l'éclat et l'ornement des rois,
Rendre par les couleurs une toile parlante,
Emprisonner le Temps dans sa course volante,
Graver sur le papier l'image de la voix,

Donner aux corps de bronze une ame foudroyante,
Sur les cordes d'un luth faire parler les doigts,
Savoir apprivoiser jusqu'aux monstres des bois,
Brûler avec un verre une ville flottante ;

Fabriquer mille objets d'atômes assemblés,
Lire du firmament les chiffres étoilés,
Faire un nouveau soleil dans le monde chimique ;

Dompter l'orgueil des flots et pénétrer partout ;
Assujettir l'enfer dans un cercle magique :
C'est ce qu'entreprend l'homme, et dont il vient à bout.

PAVILLON (*Prodiges de l'esprit humain*, Sonnet).

V A R I E T E S .

LAIDEUR.

Heidegger était né dans un village de la Suisse. Il vint à Londres chercher fortune, et il parvint à être directeur des jeux de la nation. Il avait beaucoup d'esprit et de vivacité, mais encore plus de laideur. La difformité de son visage était affreuse, et la nature lui avait donné de plus une rotondité excessive, ce qui le rendait monstrueux. Mais il était le premier à en plaisanter. Il fit même un jour une gageure singulière contre lord Chesterfield : il paria qu'on ne trouverait point dans tout Londres un visage plus hideux que le sien. Lord Chesterfield, après de pénibles recherches, découvrit enfin une vieille d'une laideur horrible. Cette vieille et M. Heidegger se présentèrent devant les juges du pari, qui au premier aspect décidèrent que la vieille était la plus laide, et que lord Chesterfield avait gagné. M. Heidegger appela de ce jugement, alléguant que, pour qu'il y eût droit égal, la vieille et lui devaient paraître sous le même ajustement. Il se para de la coiffure, et sous cette nouvelle forme il parut si épouvantable aux juges, qu'ils furent obligés de lui adjuger le pari.

Ronsard, après avoir chanté pendant dix ans les charmes de Cassandre, sa première maîtresse, fit des vers à la louange d'Hélène de Sugères. Cette demoiselle pria le cardinal du Perron de mettre une préface au commencement des poésies galantes de Ronsard, et d'y faire entendre au public que ce poète n'avait jamais conçu pour elle qu'un amour honnête. Hélène de Sugères était une des filles de la reine qui avait le plus de vertu, mais le moins de beauté. Aussi le cardinal lui répondit assez malignement : " Au lieu de préface, je vous conseille de faire mettre votre portrait au commencement du livre. "

Le feu roi (Louis XIV) me conta une histoire au sujet de la reine de Suède Christine ; elle ne mettait jamais de coiffe de nuit, mais elle s'entourait la tête avec une serviette. Une fois qu'elle ne pouvait dormir, elle fit faire de la musique auprès de son lit. Comme le concert était de son goût, elle s'avança soudain la tête hors de ses rideaux et s'écrier : " Mort-diable ! qu'ils chantent bien ! " Les castrats et les Italiens, qui ne sont pas des plus braves, furent tellement épouvantés à l'aspect de cette étrange figure, qu'ils demeurèrent muets, et il fallut que la musique cessât.

La petite vérole avait tellement défiguré Pelisson, que M^{me} de Sévigné disait de lui qu'il abusait de la permission que les hommes ont d'être laids.

Une dame le prit un jour par la main, et le conduisit chez un peintre, en disant à celui-ci : " Tout comme cela, trait pour trait " et sortit brusquement. Le peintre le fixa, et le pria de se tenir en place. Péliisson demanda l'explication de l'aventure, " Monsieur, répondit le peintre, j'ai entrepris de représenter pour cette dame la Tentation de Jésus-Christ dans le désert ; nous contestons depuis une heure sur la forme qu'il faut donner au diable ; elle vous fait l'honneur de vous prendre pour modèle. "

Il ne peut y avoir dans le monde entier de mains plus vilaines que les miennes. Le roi (Louis XIV) me l'a souvent reproché, et m'a fait rire de bon cœur. Comme je n'ai jamais de ma vie pu me vanter d'avoir quelque chose de joli, j'ai pris le parti de rire moi-même de ma laideur, et cela m'a réussi.

Roquelaure n'était pas beau. Il rencontre un jour un Auvergnat fort laid, qui avait des affaires à Versailles. Il le présente lui-même à Louis XIV, en lui disant qu'il avait les plus grandes obligations à ce gentilhomme. Le roi accorde la grâce qu'on lui demande, et s'informe du duc que les sont les obligations qu'il a à cet homme. " Ah ! sire, reprend Roquelaure, les plus grandes ; car sans ce magot-là je serais l'homme le plus laid de votre royaume. "

M. de Lauzun, très lié avec M. Gibbon, l'a mené chez madame du Deffant. Cette dernière, qui est aveugle, a l'habitude de tâter les visages des personnages célèbres qu'on lui présente, afin, dit-elle, de se former une idée de leurs traits. Elle n'a pas manqué de montrer à M. Gibbon cette espèce de curiosité flatteuse, et M. Gibbon s'est empressé de la satisfaire en lui tendant aussitôt son visage avec toute la bonhomie possible : voilà madame Deffant promenant doucement ses mains sur ce large visage ; la voilà cherchant vainement quelque trait, et ne rencontrant que ces deux joues si surprenantes. Durant cet examen on voyait se peindre successivement sur le visage de madame du Deffant l'étonnement, l'incertitude, et enfin tout à coup la plus violente indignation ; alors, retirant brusquement ses mains : " Voilà une infâme plaisanterie !... "

On demandait à madame Cramer, de retour de Genève à Paris, après quelques années : " Que fait madame Tronchin (personne très-laide) ? — Madame Tronchin fait peur, " répondit-elle.

* Beaubourg, qui était extrêmement laid, repré-

sentait le rôle de Mithridate dans la pièce de Racine. Au moment où Mademoiselle Lecouvreur, qui jouait celui de Monime, lui disait :

On cria du pasterre : laissez le faire.

On cria du pasterre : laissez-le faire.

Le comte de Mirabeau, très-laid de figure, mais plein d'esprit, ayant été mis en cause pour un prétendu rapt de séduction, fut lui-même son avocat. " Messieurs, dit-il, je suis accusé de séduction ; pour toute réponse et pour toute défense, je demande que mon portrait soit mis au greffe. " Le commissaire n'entendait pas : " Bête, dit le juge, regarde donc la figure de monsieur !

LAPSUS LINGUAE.

Les Jésuites avaient coutume d'exposer pendant quelques jours de l'année des tableaux énigmatiques qu'ils faisaient expliquer sur un petit théâtre fait exprès pour ces jours-là, et que cachait le maître-autel. Ceux qui voulaient discuter ne pouvaient le faire qu'en latin. Barbier d'Aucour, avocat au Parlement de Paris, s'étant mis un jour de la partie, laissa échapper, dans la discussion, quelques termes immodestes. Averti par le jésuite qui présidait à cet exercice de ménager ses termes, à cause de la sainteté du lieu, d'Aucour répondit : " *Si locus est sacrus, quare exponitis...?* " Le *sacrus* courut aussitôt de bouche en bouche. Les régents et les écoliers répétèrent ce barbarisme, et d'Aucour ne fut plus appelé que l'avocat *sacrus*.

Un écolier qui, dans une pièce de collège, avait un rôle de deux mots : " *Sonnez, trompettes !* " s'écria, dans son émotion : " *Trompez, sonncttes !* "

Citons encore ce comédien de profession, né pour moucher les chandelles, qui ayant à dire :

C'en est fait, il est mort.

s'écria avec componction :

C'en est mort, il est fait.

Ou cet autre, au genoux de sa belle, qui s'écria avec enthousiasme : *Un mou de veau, au lieu d'un mot de vous.*

Et cette actrice de province, jouant Camille, qui dit à son frère et à son amant :

Que l'un de vous me tue et que l'autre me mange.

Et cet autre qui, chargée du rôle d'Agrippine, au lieu de :

Mit Claude dans mon lit, et Rome à mes genoux.

se trompa ainsi :

Mit Rome dans mon lit, et Claude à mes genoux.

— Un jour, Quin, jouant le juge Balance, dans l'*Officier recruteur*, de Fonte, eut une singulière distraction. En interrogeant mistress Woffington, qui faisait la fille du juge : " Sylvia, lui dit-il, quel âge aviez-vous quand votre mère se maria ? " L'actrice restant interdite, il se reprit : " Je vous demande quel âge vous aviez quand votre mère naquit. " — " Je regrette de ne pouvoir répondre à cette question, répliqua celle-ci ; mais je puis vous dire, si vous le désirez, quel âge j'avais quand elle mourut. "

— Auger, excellent valet de comédie, eut plus d'une fois de ces lapsus, et de moins pardonnables encore, qui sont restés célèbres au théâtre. C'est lui qui disait candidement, en plein Théâtre-Français :

Et si dans la province
Il se donnait en tout vingt coups de nerf de bœuf,
Mon père, pour sa part, en empochait dix-huit.

Monnet, le vieux régisseur de l'Ambigu-Comique, mort récemment, a été acteur et n'a quitté les planches qu'à la suite d'un incident assez comique.

C'était à je ne sais quel drame de Joseph Bouchardy, dans lequel il remplissait un rôle de domestique dévoué.

La pièce, après s'être trainée cahin-caha, arrivait à son dénouement, qui était palpitant d'intérêt, car le jeune premier avait quitté la scène en annonçant qu'il allait se tuer, et sa mère et sa fiancée se tordaient de douleur.

Tout à coup un coup de fusil retentit : " Raoul est mort... " disent les deux femmes.

Et elles tombent à genoux.

" Rassurez-vous, mesdames, s'écrie le confident

Le drame se termina par un franc éclat de rire. Monnet en rentrant en scène, *leur cria, le raté a fusil.*"

Les jurés sont toujours choisis dans la population la plus éclairée. Or, à l'époque du procès historique de Strasbourg, il y avait un juré qui n'entendait pas la langue de Voltaire. On dut traduire à son usage non-seulement les dépositions des témoins français, mais toutes les plaidoiries, d'un bout à l'autre. Et le hasard malicieux voulut que ce bonhomme se trouvât le chef du jury. Et c'est lui qui, appuyant la main droite sur le cœur, qu'il avait heureusement à gauche, émit cette singulière déclaration :

" Sur mon honneur et ma conscience, devant Dieu et devant les hommes, non, le jury n'est pas coupable. "

On avait employé deux heures à lui apprendre la phrase en français.

Un jour, le docteur Laborie, médecin de l'Opéra, est chargé d'aller constater une indisposition grave d'une demoiselle du corps de ballet, qui avait plus de protecteurs et de prétention que de talent.

Il la trouve emmitoufflée au coin du feu, et d'un ton sentimental :

" Docteur, lui dit-elle, je suis bien malade ; je viens d'avoir la douleur de perdre ma pauvre grand'mère, et ce coup cruel..... "

L'imprudente oubliait que, six mois avant, elle avait usé du même prétexte en des circonstances semblables. Le docteur Laborie cependant l'avait écoutée sans s'émouvoir, et d'un ton parfaitement candide :

" Pardon, mais il me semble que vous avez déjà eu bien souvent le malheur de perdre cette vénérable parente.

— Non, docteur, pas souvent, fit-elle emportée par la situation, ce n'est que la seconde fois. "

Un candidat se présentait à l'Institut et avait des titres nombreux. Mais il s'était fait d'un des hommes les plus influents à l'Académie des sciences morales et politiques un ennemi acharné. Trois fois sa candidature avait déjà échoué et trois fois grâce aux machinations de son adversaire.

Quelques amis, vinrent à lui et lui dirent : Vous n'entrerez jamais à l'Institut contre une volonté qui est toute-puissante. Il faut composer. Allez chez X..., et tâchez de vous expliquer avec lui. Demandez-lui la cause de ses ressentiments, et faites-lui vos excuses. Cette démarche, si elle ne

vous le rend pas favorable, a-touçira sa mauvaise humeur. ”

Le pauvre candidat se résigna, non sans quelque peine à une visite qui lui semblait assez humiliante. Il arrive à la porte du terrible académicien.

“ Monsieur X... ?

— Il est mort, monsieur.

— Comment ! mort ?

— Oui, monsieur, mort cette nuit, à deux heures du matin.

— Mais il est bien mort, n'est ce pas ? Vous en êtes sûr ?

— Sans doute, ” répondit le portier au comble de l'étonnement.

Notre homme se voit déjà reçu ; il perd la tête de joie, et ne sachant ce qu'il dit : “ Allons ! allons ! tant mieux ! il faut espérer que ce ne sera rien. ”

Ajoutons qu'il fut nommé.

LATIN D'UN MARECHAL DE FRANCE.

Le maréchal de Contades, pendant la guerre de sept ans, avait frappé d'une contribution une riche abbaye, qui lui envoya une députation de religieux. Les bons pères lui firent une harangue fort belle, sans doute, en latin. Le maréchal, qui avait probablement oublié son rudiment, les écouta attentivement, et leur répondit “ *Si non payatis, brulabo vestram abbatium.* Les moines ne résistèrent plus.

LORD-MAIRE.

L'acteur Foote, voyageant dans la partie occidentale de l'Angleterre, s'arrête pour dîner dans une auberge. Lorsqu'il voulut régler son compte, le maître d'hôtel lui demanda s'il était satisfait. “ J'ai diné comme personne en Angleterre, dit Foote. — Excepté le lord-maire, pourtant, fit l'aubergiste avec vivacité. — Je n'en excepte personne. — Vous devez en excepter le lord-maire. ” Foote se mit en colère. “ Pas même le lord-maire ! ” fit-il en appuyant sur chaque syllabe.

La querelle s'envenima au point que l'aubergiste, qui était magistrat des sessions ordinaires, le fit comparaître devant le *mayor* de l'endroit.

“ Monsieur Foote lui dit ce vénérable magistrat, vous saurez que c'est une habitude datant de temps immémoriaux dans cette ville de faire une exception pour le lord-maire, et afin que vous n'oubliez pas un autre fois nos us et coutumes, je vous condamne à un shilling d'amende ou à cinq heures d'emprisonnement, à votre choix. ”

Foote exaspéré se vit dans l'obligation de payer l'amende. Il sortit de la salle en disant :

“ Je ne connais pas dans toute la chrétienté un plus grand fou que cet aubergiste, — excepté le lord-maire, ” ajouta-t-il en se tournant respectueusement du côté de Sa Seigneurie.

MEDECINS.

Austrigilde, femme de Gontran, roi de Bourgogne, étant à son lit de mort, obtint de son mari qu'il ferait enterrer avec elle ses deux médecins.

Le président du Harlay étant allé aux eaux de Bourbon, assembla tous les médecins de la ville, les fit asseoir dans des fauteuils, et voulut être assis sur un simple tabouret, leur déclarant qu'il se reconnaissait leur justiciable.

Le célèbre médecin Silva, dans un voyage qu'il eut occasion de faire à Bordeaux, fut consulté pendant son séjour par toute la ville. Les plus jolies femmes venaient en procession se plaindre à lui de maux de nerfs dont elles se disaient tourmentées. Silva ne répondit rien, et ne prescrivit aucun remède. Pressé longtemps de s'expliquer sur les motifs de son silence, il dit enfin d'un ton d'oracle : “ C'est que ce n'est pas des maux de nerfs que cela, c'est le mal caduc. ” Le lendemain, il n'y eut plus une seule femme dans Bordeaux qui eut mal aux nerfs : la crainte d'être soupçonnées d'une maladie effrayante les guérit à l'instant.

Le médecin Chirac, entendant parler du Lazare ressuscité, dit d'un air sournois : “ S'il était mort de ma façon !... ”

Chirac est frappé d'apoplexie. On appelle à son secours plusieurs de ses confrères, qui ordonnent la saignée à différentes reprises : on le saigne, en effet. Chirac, un peu revenu à lui, tombe dans le délire. Il se croit transporté lui même au lit d'un malade. Sa main droite saisit machinalement son bras gauche ; il se tâte le pouls, puis il s'écrie : On m'a appelé trop tard ! On a saigné ce malade ; il fallait l'évacuer : c'est un homme mort. ” L'effet suivit de près le pronostic.

Louis XIV qui aimait beaucoup l'abbé Brueys, l'auteur du Grondeur, lui demandait un jour des nouvelles de sa vue, qui était extrêmement faible : “ Sire, dit Brueys, mon neveu le médecin m'assure que je vois beaucoup mieux. ”

M. Falconnet fut un jour appelé auprès d'une dame, malade imaginaire. Il l'interrogea ; elle lui avoua qu'elle mangeait, buvait et dormait bien, et qu'elle avait tous les signes d'une santé parfaite ! Hé ! bien, lui dit le médecin, laissez-moi faire, je vous donnerai un remède qui vous ôtera tout cela.

A la mort de Boerhaave, on trouva parmi ses effets un livre qui passait pour renfermer tous ses secrets. Il fut vendu très-chèrement. Celui qui l'acheta s'étant empressé de l'ouvrir, ne trouva que des feuillets blancs, à l'exception d'un seul sur lequel était écrit cet apophthegme : “ Tenez-vous la tête froide, le ventre libre, les pieds chauds, et moquez-vous des médecins. ”